

Nouveaux dialogues des morts / [par J.-F. Demachy]

Demachy, Jacques-François (1728-1803). Auteur du texte.
Nouveaux dialogues des morts / [par J.-F. Demachy]. 1755.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

16877

**NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.**

NOUVEAUX
DIALOGUES

DES

MORTS.

Jacq. De monchy



M DCC LV.



EPITRE

A MONSIEUR

TOUSSAINT,

*Avocat en Parlement, &
de l'Académie Royale de
Berlin.*

MONSIEUR,

*C'EST à vous que je dédie
mon Livre. Les grands noms d'un
Protecteur puissant ne font pas
toujours la fortune d'un Auteur.*

A

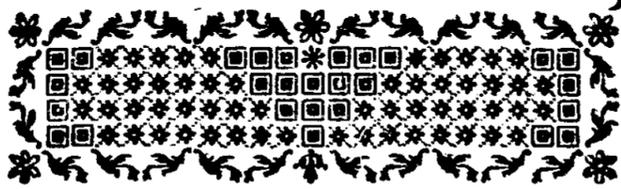
2 E P I T R E.

Les talens connus d'un homme d'esprit font certainement celle d'un Ouvrage qu'il adopte. L'ambitieux étale les titres pompeux de son Mécène. L'homme de bon sens fait valoir le titre d'Ami, quand il en possède un comme vous. Desapprouverez-vous mon choix, vous qui m'avez inspiré ces sentimens, & qui en faites un usage habituel? Non, sans doute. Votre nom sera un ornement de plus à la tête de mon Ouvrage, & votre amitié plus étroite, un agrément de plus pour mon cœur.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'affection que vous me connoissez,

MONSIEUR,

Votre très-humble
Serviteur. J.F.D.



PRÉFACE.

*Aux Petits-maîtres & aux
Précieuses.*

FAIRE une Préface pour
un si petit Ouvrage !
Quelle extravagance ! Sans
doute que l'Auteur va nous
donner le précis de son Li-
vre , pour nous épargner l'en-
nui de le lire tout entier ,
dira le Chevalier *Fadon* , aux
pieds d'une Précieuse ? Non ,
répondra la Coquette , c'est
pour nous demander grace
de toutes les impertinences

A ij

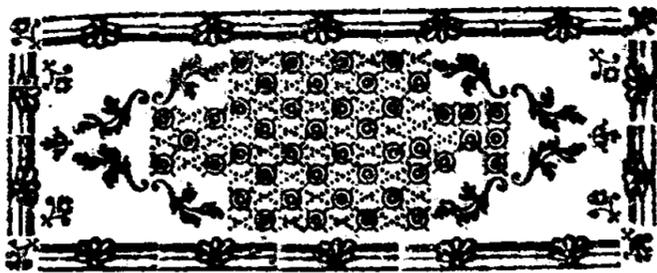
qui composent ses Dialogues. Quelle fadeur pour un Auteur, de se jeter à nos genoux... Eh! non, belle Précieuse, on épargnera votre modestie. Votre tribunal n'aura point à craindre qu'on l'affaillisse. Ce n'est ni pour vous, ni pour le frivole *Fadon* que l'Ouvrage est fait. Comment voudriez-vous que l'Auteur pensât à vous, lui qui songeoit à peine au Public quand il a commencé d'écrire? Maintenant qu'il y songe sérieusement, & qu'il a à désirer les suffrages des personnes de bon sens, il n'est pas possible qu'il fasse la moindre attention à ceux qui tirent leur plus grande gloire

d'en être privés. C'est à l'esprit qu'il s'adresse, & non à son clinquant. Ce sont des pensées & des paroles qu'il présente, & non du colifichet & du jargon. Laissez donc en paix mon Ouvrage. Il vous ennuieroit à coup sûr. Endormez-vous plutôt dans les idées voluptueuses & délicates d'*Angola*. Reposez-vous sur le *Sopha*, & si vous voulez à toute force me lire, & que je vous ennuie, comme je m'en flate, souvenez-vous au moins que l'Auteur vous avoit prévenus, & que c'est votre pure faute. Mais mon raisonnement vous endort, vous baillez ! Adieu

6 P R E F A C E.

Fadon ; adorez toujours jusqu'aux laideurs de votre conquête ; & vous , Fée ingénieuse de la coquetterie , occupez-vous continuellement à receller sous le fard & les mouches , le peu de beaux traits que la nature a pû vous donner.





NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

DIALOGUE I.

Smindiride & Tacho.

S M I N D I R I D E .

Q Uoi ! Vous vous étonnez
que j'aye passé ma vie dans
les délices , & que je ne sois
mort que très-âgé ! En vérité ,
je ne comprends pas sur quoi
vous fondez votre surprise.

A iv

8 *DIALOGUE*

TACHO... Sur la triste expérience que j'ai faite des maudites voluptés.

SMIND... Elles n'ont pourtant rien de fâcheux, que je sçache. La délicatesse des vêtemens & des repas est une douce occupation de la vie qui fait anticiper la félicité dont nous jouissons maintenant. Une année entière ne suffisoit pas aux préparatifs des repas que nous donnions. Que faisons-nous ici de plus ? Nos plus sérieux travaux n'ont d'autre but que de préparer de nouveaux plaisirs, dont nous n'avons pas plutôt joui que nous recommençons sur de nouveaux frais.

TACHO... Vante qui voudra la bonne chère ; je sçai bien, moi, qu'elle a abrégé mes jours ; & que, si bien qu'on soit ici, on est encore mieux là haut.

SMIND. . . . Oh, Quelle extravagance ! Peut-on être bien au monde sans les plaisirs de la table.

TACHO. . . . Oui, certes, on le peut ; & rien n'est si contraire à la vie heureuse que ce qui donne atteinte à la vie. Oh ! bienheureuse tempérance ! Pourquoi t'ai-je perdu de vue ?

SMIND. . . . Apprenez-moi donc, de grace, de quoi vous parlez-là ?

TACHO. . . De cette aimable vertu, qui, toujours égale dans ses desirs, établit dans le corps un équilibre salutaire, qui le maintient à l'abri d'une infinité de maux ; qui, sans enchérir sur les anciens ragoûts, trouve tout bien apprêté quand l'appétit ou le besoin font de la partie. C'est elle qui prolonge les jours jusqu'à une extrême vieillesse.

SMIND. . . Et vous appelez ceux qui pratiquent cette vertu?

TACHO. Tempérans.

SMIND. . . Je suis donc tempérant, moi! L'égalité de mes desirs n'a jamais permis à ma fanté d'être dérangée. J'ai vécu long-tems, & je ne me rappelle pas d'avoir assisté à aucun repas que je n'y aye mangé de fort bon appétit. Voyez ce que c'est! J'ignorerois encore sans vous que j'avois une vertu : qu'on vienne maintenant m'appeller autrement que le tempérant Smindiride!

TACHO. . . Le repas maudit auquel je dois ma mort n'étoit rien moins qu'un repas à la Sybarite, & cependant vous voyez ce qu'il m'en a coûté.

SMIND. Expliquons-nous. J'entrevois la cause de votre mal. Comment viviez-vous précédemment?

TACHO... Je vous l'ai déjà dit. Les Egyptiens ne connoissoient d'autre aliment que celui que la nature prépare , & ne mangeoient que quand le besoin l'exigeoit.

SMIND... Mais ce n'est pas-là être tempérant ; ignorant les plaisirs de la table , vous n'êtes pas plus estimable avec vos oignons , que les Sybarites avec leurs festins magnifiques , & leurs mets artistement préparés. Tout au plus vous êtes un tempérant de la dernière trempe.

TACHO... Peut-on avilir ainsi une vertu , dont il est si dangereux de s'écarter , comme mon exemple le prouve ? Sans l'habitude où j'étois de pratiquer la tempérance ; jugez de ce qui me seroit arrivé bien plutôt par ce qui m'est arrivé en effet dès que je m'en suis écarté.

A vj

SMIND... Tout ceci tourne à mon avantage. Les Sybarites courroient moins de danger à vivre délicieusement. L'abstinence & la privation de leurs délices ne les eût pas privés de la vie, & votre tempérance est ce qui vous donne la mort; car foyez sûre qu'un bon repas ne vous eût pas été mortel, si vous y eussiez été accoutumé.

TACHO... Plus les vertus coûtent, plus elles sont grandes.

SMIND. . Vieille erreur que cela; moins la pratique des vertus entraîne de danger, plus ces vertus sont estimables. Vous péchiez par excès de vertu. Si un Sybarite eût été réduit à vos ragoûts il n'en seroit pas mort. Vous descendez au Tenare pour avoir goûté des mets des Sybarites.

DIALOGUE II.

*Anacréon & Madame
Dacier.*

ANACRÉON.

C'Est à vous que je dois l'avantage d'être connu dans le pays qui ressemble le plus à la Grece pour l'élégance & la politesse. Je vous ai une obligation infinie de m'avoir rendu intelligible à ces aimables Françoises, qui ressemblent autant à l'Amour, que mon visage rubicond au joyeux Silène.

MDE DACIER.. Votre compliment à la Grecque me touche infiniment plus que tous ceux que les Sçavans de mon siècle ont prodigués à mon érudition.

ANAC.. . L'enjoué Anacréon

ne pouvoit pas avoir une meilleure fortune que d'être traduit par une Dame charmante. L'Amour, qui fut le maître de toutes mes actions quand je vivois, a eu soin de son bien aimé après la mort. Je crois qu'il m'inspire encore. . . . Oui. Jugez de son pouvoir, puisqu'il échauffe à ce point le génie d'une ombre. Ecoutez :

Voici Myrille, accourez Jeux & Ris ;
Recevez-là dans votre aimable bande.
Graces, Amour, & toi belle Cypris,
C'est votre ami qui vous la recommande.

MDE DACIER. Eh ! que vous composez facilement ! Voici une Ode qui le cède à peine à celles d'Anacréon vivant. Aviez-vous autrefois la même facilité ?

ANAC. Pourquoi non ? Il n'y a rien d'étonnant à cela. L'esprit, quand il invente, a-t-il ja-

mais une autre marche ? S'il se ralentit , c'est dans la correction ; aussi gâte-t-elle souvent les fleurs que cet esprit a jettées dans son ouvrage. C'est un bel œillet dont on veut nuancer les couleurs avec un pinceau. La nature est plus adroite dans ses négligences.

MDE DACIER. Un peu de négligence sied bien au léger Anacréon ; en versifiant il solâtroit avec les Amours , ou perdoit la raison avec le Dieu du vin.

ANAC . . . Mes poësies n'en étoient que plus au goût des voluptueux. Elles vous ont plû , sans doute , à vous qui en avez entrepris la traduction.

MDE DACIER . . Elles m'ont paru admirables.

ANAC . . Vous carressez l'Amour d'une main en traduisant mes Odes de l'autre.

MDE DACIER. . Elevée dans le goût des Belles-Lettres , je n'ai traduit vos Odes que pour avoir l'honneur de traduire un Poète qu'on ne connoissoit que de nom. Si vous sçaviez les peines qu'il m'en a coûté pour réformer votre texte altéré par les Copistes , pour rendre vos tours plus clairs , pour établir des liaisons où votre négligence en avoit oubliées , pour charger vos expressions de notes , qui rendissent compte de tout ce qui pouvoit confirmer vos usages , vos cérémonies. Que d'Auteurs j'ai employés ! Que de Manuscrits j'ai feuilletés ! Combien il a fallu trouver de ressource dans ma mémoire , pour citer à propos les passages des Auteurs dont j'avois besoin ; vous ne me soupçonneriez pas d'inclination pour ce Dieu volage. Telle de

vos Odes qui ne contient que quatre vers m'a fourni plusieurs pages d'érudition.

ANAC... Oh ! je n'y puis tenir. Vous m'avez défiguré. Je me retracte. Vous avez habilement mis en œuvre le talent de la parole Comme je suis grossi sous votre plume ! Il valloit mieux me laisser entre les mains des heureux Hellenistes, que de me charger ainsi des hailons de tous mes contemporains. Aviez vous dessein de me faire courir les Bacchanales ?

MDE DACIER. . Vous vous fâchez mal à propos Tout cela étoit nécessaire pour vous rendre votre lustre. Sans nous, vous & les Grecs seriez ignorés & laissés dans la poussière de quelques cabinets obscurs. Si vous n'aviez eu qu'un Commentateur chacun, nous eus-

sions eu moins d'embarras. Mais la foule est innombrable : il n'est si petit Grammairien qui ne vous ai prêté ses sentimens , qui ne vous ai lû à sa maniere ; & pour débrouiller ce cahos , il faut bien démentir les uns , accorder quelque chose aux autres , appuyer son opinion d'autorités d'autant meilleures , qu'elles sont nombreuses. Jugez , vous-même , si nous pouvions nous dispenser de tous ces soins pour vous présenter au Public avec une certaine décence.

ANAC. . Oui , assurément : il falloit nous traduire fidèlement , sans nous interpréter , sans vous mêler de nous corriger , & sans prétendre nous donner autre chose que notre esprit. Voyez un peu le bel effort qu'ils ont fait pour habiller ainsi ces pauvres Poètes ! Beaucoup de mé-

moire , peu de jugement , point d'esprit, voilà tout ce dont vous aviez besoin pour faire vos chef-d'œuvres.

MDE DACIER. Ah ! si j'avois sçu votre ingratitude , je me ferois bien gardée d'employer à cette pénible occupation , des jours que les Graces & l'Amour auroient rendus plus gracieux. Pauvres Scholiastes , que de tems perdu pour soutenir la préférence des anciens sur les modernes ! Ces ingrats vous en estiment moins ; ils osent même vous mépriser.

ANAC. Ingrats tant qu'il vous plaira. Nous ne vous avons pas chargés de ce soin ; nous ne vous en sommes pas redevables. Si vous nous eussiez consultés , il n'est aucun de nous qui ne vous eût dit , que l'esprit n'a besoin que de lui pour plaire.

DIALOGUE III.*Mallebranche & Pascal.***MALLEBRANCHE.**

LEs honneurs qu'on décernoit autrefois aux gens d'esprit vous sont dûs plus qu'à tout autre. Si vous eussiez été Romain, une statue auroit conservé à la postérité le grand Pascal.

PASCAL... Il ne falloit pas être né à Rome pour cela; celle du sçavant Erasme fait encore aujourd'hui l'ornement de sa patrie.

MALLEB... Je le sçai. Il falloit donc être François pour n'en point avoir.

PASC... Outre que la gloire n'a jamais été l'objet de mes

travaux, je ne crois pas que ce soit par indifférence pour les arts que les François n'éternisent pas leurs Auteurs. Ils ont une autre maniere. Ils admirent avec enthousiasme : témoin les éloges qu'ils prodiguerent à la machine que je construisis autrefois pour réduire en mécanisme ce qui n'étoit auparavant que le fruit de l'esprit.

MALLE.. Un peu moins d'enthousiasme eût rendu leurs éloges plus durables. Je vous ai assez survêcu pour avoir vû cette même machine oubliée presque généralement: quelques Philosophes la citent encore comme une vieille découverte, mais personne ne s'en fert. De quoi vous êtes vous avisé aussi d'avilir si fort les travaux d'esprit ? Voyez le bel honneur qu'auroit un Algebriste qui ,

après des calculs infinis, feroit parvenu à démontrer la raison de l'addition; si un ignorant, aidé de votre machine, venoit lui en montrer l'infailibilité; ce feroit trop de peines perdues, & les Sçavans ont dû concourir à la chute de votre machine. Nos éloges se mesurent suivant nos propres intérêts, & il y auroit peu d'inventions estimées, si on ne se flatoit de participer de près ou de loin à l'honneur de la découverte.

PASC... Il ne m'est jamais entré dans l'esprit que ma machine dût chagriner les Sçavans. L'évidence n'est-elle pas le but de leurs recherches? Je la leur montrais en leur épargnant dans la suite bien des peines. Au reste, mon esprit se jouoit, & j'ai eu une sorte de divertissement que peu de Sçavans auront après

moi. Les jeux de l'esprit font rares, & plus on les cherche, moins on les trouve. Je badinois avec la Géométrie, j'ai conçu une idée riante; l'exécution a suivi l'idée. Enfin j'étois en belle humeur quand je fis cette invention si difficile & si abstraite.

MALL... Si le sage Pascal ne me parloit pas lui-même, j'aurois peine à concevoir cette idée de lui. Un génie si sublime, si abstrait, qui pénétroit d'un plein faut dans les profondes abîmes de la Physique, avoir badiné, avoir joué, & s'en vanter!

PASC... Il n'y a rien de surprenant là-dedans. Ces sortes de jeux font l'époque de la plupart de nos inventions. On réfléchit mûrement sur une proposition connue. Au milieu des méditations, il se présente une idée riante, qui se fait saisir à cause

de cela : on la débrouille en riant de la peine qu'on prend ; elle se fait suivre de quelques autres tout aussi folles , & voilà souvent comme naît une invention. C'est là la marche des nouveautés ; mais on se garde bien de les présenter ainsi. Quand la chose est trouvée , on retrouve une infinité de preuves sérieuses qui la cimentent ; elle passe parmi les Sçavans , elle s'attire leur vénération , quelques-uns s'épuisent à la critiquer ; mais il n'y a que l'Auteur qui sçache que c'est un colifichet.

MALL... Voilà une esquisse de notre manière d'acquérir des connoissances , que je n'ai jamais employée. Je me rappelle cependant bien d'en avoir été quelquefois attaqué. Je réfléchissois , par exemple , un jour , sur la Métaphysique la plus abstraite.

traite. Je cherchois comment nos idées peuvent faire de violentes impressions sur nos sens. La difficulté de la recherche ne m'empêcha pas de m'imaginer que cette force étoit telle que les enfans, quoiqu'enfermés dans les entrailles de leur mere, quoique baignés de toutes parts par une assez bonne quantité de liqueur, pouvoient être atteints des fortes impressions que ressentent les meres. Cela fournissoit l'explication des phénomènes de la mauvaise conformation. L'idée étoit trop neuve, je n'en fus pas le maître, il fallut la fourrer, & elle a donné la torture à bien des gens. Les écrits sans nombre, & les plus sérieux, ont, ou appuyé, ou combattu ma folie; car je le sens bien: ce n'étoit qu'une bizarre conjecture, fruit ordi-

naire de la Métaphysique.

PASC... Vous avez raison ; cette science , dont les vérités sont toujours loin de nos sens , est sujette aux conjectures ; & si je retournois au monde , je prouverois assez bien , je pense , que malgré la certitude de quelques vérités Métaphysiques qui ne sont certaines que par l'intime connexion qu'elles ont avec notre existence , il est faux de dire que ces sortes de vérités sont les plus sûres. Nos sens ont beau nous tromper , nous sommes à même de revenir , parce qu'on les peut rectifier. Mais si par malheur nous avons pris à gauche dans la Métaphysique , aucune démonstration ne peut nous remettre dans le bon chemin , c'est ce qui fait la durée & la violence de certaines guerres , d'autant plus fâcheuses

qu'aucun des deux partis ne s'appuie sur l'évidence.

MALL... Un peu de reflexion sur nos jeux de l'esprit me porte à croire cependant qu'ils sont les suites d'une imagination échauffée.

PASC... On en sent assez la différence. Les jeux de l'esprit sont toujours accompagnés de réflexions sérieuses & suivies ; ceux de l'imagination sont isolés, & portent un air captieux. Les uns font honneur à leur Auteur, on n'a que de la honte à recueillir des autres. Les premiers enfin font le partage des Sçavans, & ceux-ci n'écheoient jamais qu'à de petits génies. L'esprit est toujours conséquent, l'imagination n'est que capricieuse.

MALL.. Donnons-nous bien de garde de faire connoître ce nouveau système là haut. On

28 *DIALOGUE*
nous y mépriseroit ; on n'y
aime plus que l'imagination &
ses folies.

DIALOGUE IV.

Platon & Ovide.

PLATON.

VANTE qui voudra les avan-
tages de la solitude, je n'en
ferai jamais le panégyriste ; j'ai
été trois jours abandonné à moi-
même dans l'Elisée, & les char-
mes muets de ce séjour ne m'ont
pas empêché de m'ennuyer à
l'excès. Je vous ai une obliga-
tion infinie de m'être venu tenir
compagnie.

OVIDE. Je n'approchois de

vous qu'en tremblant ; mais vos premières paroles me rassurent , il me semble que vous êtes plus sociable qu'on ne vous le croit communément.

PLAT. En pouvez-vous douter ? & croyez-vous qu'il y ait des hommes assez fous pour se soustraire à la société ?

OV. . . Mais , vraiment , il y a plus ; c'est que je vous croyois du nombre de ces fous-là.

PLAT. Vous n'avez donc jamais lû mes sublimes idées sur la société , sur cette république formée à la vertu , avec un travail excessif , où le bien seul devoit être connu , où il ne devoit pas y avoir de supplices , parce qu'il n'y auroit pas eu de méchans ?

OV. Je les ai lûes , ces idées , & c'est d'après cette lecture que

j'ai conclu que vous étiez un misantrope. Votre république est une chimère.

PLAT. Ce n'est pas là ce qu'en pensoient de plus grands Philosophes que vous.

Ov. Ces Philosophes étoient, ainsi que vous, des spéculatifs qui s'enfonçoient dans une caverne, pour étudier les vertus sociales.

PLAT. Non, nous hantions les grandes Villes, & on nous reconnoissoit facilement à nos habits.

Ov.. Votre façon de vous habiller étoit un signal pour les habitans de s'enfuir.

PLAT. Nous nous dédommions de l'espèce d'horreur que je ne cache pas, qu'avoient pour nous des hommes grossiers. Ce qui ne laissoit pas de nous mortifier, en l'interprétant à notre

avantage , nous nous imaginions qu'ils nous respectoient.

Ov.. Fort bien. L'imagination satisfait souvent plus que la réalité. Etoit-ce là tout votre plaisir ?

PLAT. Non. Nous avions des jours réglés où nous nous assemblions au nombre de quatre ou cinq Philosophes pour manger ensemble.

Ov.. Voilà ce qui s'appelle être sociable. C'est dans un festin animé par la bonne chere, que les convives s'abandonnent aux ris & à la joie. L'égalité regne , l'ennui en est chassé. Vous étiez raffinés dans vos goûts. Le charmant spectacle que des Philosophes que le vin met en belle humeur ! Vos conversations étoient , sans doute , bien enjouées.

PLAT.. Point du tout. La mo-
B iv

rale la plus sérieuse nous occupoit, & elle l'étoit au point que moi, qui étois le héros du festin, y bâillois souvent à la soudaine. Je vous dis cela en confidence : il seroit honteux pour un Philosophe qu'on sçût que la morale l'a fait bâiller.

Ov.. Eh ! Sçavez-vous pourquoi vous vous ennuyiez ainsi ?

PLAT... Non. Je pense que ce sont des affections naturelles dont on n'est pas le maître.

Ov. Oh ! Je vais vous l'apprendre. J'ai lû tous vos banquets. Votre morale rouloit sur ce que devoient être les hommes. Si vous eussiez envisagé les hommes tels qu'ils étoient, je vous suis garant que l'ennui ne vous eût jamais assailli.

PLAT... Vous fîtes donc usage de cette recette contre l'ennui autrefois ?

Oy... En doutez-vous ? Un esprit enjoué , fin dans les railleries , vif dans les réparties , pouvoit-il jamais s'ennuyer ?

PLAT... Mais vous étiez un homme dangereux , & vous deviez faire sur vos citoyens la même impreflion que nos habits faisoient sur les nôtres.

Oy.... Erreur. Mon caractère étoit goûté ; j'étois de toutes les fêtes. Les sociétés languiffoient où je n'étois pas , & vous aviez bien pris le change. Car dans notre siècle on ne parloit que d'actions qui s'étoient passées depuis peu de jours ; c'étoit à qui jetteroit plus d'agrémens dans la conversation ; on n'épargnoit pas les railleries , pourvu qu'elles fussent modérées. Croyez-vous qu'une morale de cette espece fasse bâiller ? Il falloit de votre tems ne pas vous

amuser à calculer les vices, & à proposer des remèdes toujours amers & dégoûtans.

PLAT... Mais votre société n'étoit pas moralisante comme la nôtre.

OV... Cependant notre morale étoit goûtée ; car on ne s'y ennuyoit pas comme on faisoit dans la vôtre.

PLAT... C'est que les hommes ne veulent pas qu'on les corrige.

OV... Dites plutôt que nous aimons d'être détournés insensiblement du vice, & non pas amenés brusquement à la vertu. Ces actions surnaturelles prennent trop sur nous. On ne s'accoutume pas à éprouver ces secousses : on rompt le joug, & voilà de la morale perdue ; mais ce n'est pas grand dommage.

PLAT... En vérité, vous me

DES MORTS. 35
confondez. Quoi ! j'ai pû jusqu'à présent soutenir un rôle de misantrophe, en croyant être le plus propre à la société ; & un badin, un railleur, me prouve qu'il est plus sociable que moi !

Ov. C'est que votre orgueil vous tenoit trop au-dessus des hommes, pour vous convaincre que la société est l'union de tous les états, rendus presque égaux par les secours mutuels.

DIALOGUE V.

*Paul Emile & Jacques
Stward.*

PAUL EMILE.

JE vous trouve toujours plongé dans une tristesse étonnante. De quoi vous servent les

Bvj

agrémens de l'Elifée si vous y êtes insensible ; allons, quittez un peu vos réflexions chagrinantes. Le tems devroit bien en avoir diminué le poids.

J. S T W. . . Si vous eussiez éprouvé comme moi des revers affreux, vous seriez peu d'humeur à me donner un tel conseil, & encore moins disposé à en faire usage. Laissez de grace un malheureux, dont l'unique plaisir est de gémir sur son infortune.

P. EMILE. . Le récit de nos malheurs, est le premier pas à faire pour nous en consoler. Daignez m'apprendre les vôtres, & croyez que vous aurez un confident d'autant plus sensible, que ce récit fera certainement naître l'occasion de vous raconter ceux qui m'ont accablé moi-même.

J. STW... Quoi ! vous avez été malheureux , & vous êtes enfin parvenu à l'oublier ? Je ne l'imagine jamais , & il faut que vous n'ayez guères été sensible au coup qui vous accabla ; quoi qu'il en soit , votre malheur apparemment étoit de petite conséquence. Quand on perd une Couronne , & que pour échapper à la fureur de ses sujets , on est obligé d'aller au travers de mille dangers , implorer la miséricorde d'une Tête couronnée , dont les bienfaits sont d'autant plus insultans , qu'ils semblent être produits par une plus grande pitié , quelle est l'ame assez forte pour n'être pas accablée de douleur ?

P. EM... Sont-ce donc de si grandes pertes que celles qui nous débarrassent d'une occupation toujours onéreuse , d'une

Couronne qui devient plus embarrassante à proportion des vertus de celui qui la porte. Votre ame s'est trouvée plus libre, les soucis du gouvernement ne l'ont plus enchaînée. Vous avez beaucoup gagné en perdant beaucoup : avouez-le de bonne foi. Votre ambition étoit plus malheureuse que vous ne l'étiez vous-même.

J. STW... Etes-vous Stoïcien pour parler ainsi ? La fortune vous est indifférente ; la vie même ne vous intéresseroit guères ; quel coup faudroit-il donc frapper pour émouvoir la tranquillité philosophique de votre ame ?

P. EM... Ceux que les Dieux m'ont porté, ces coups qui, sans attaquer les biens, intéressent immédiatement le cœur. Un jour me prive des trois ob-

jets de ma tendresse. De mes trois fils, deux meurent, & le troisième passe dans une autre famille. Le destin, industrieux à me tourmenter, a saisi l'instant que ma patrie me prodiguoit l'honneur du triomphe, pour rendre ma peine plus sensible, en la relevant par l'éclat de la joie que ma reconnoissance devoit à mes citoyens. Situation terrible à laquelle il est impossible de résister. Mais vous m'écoutez à votre tour, avec bien du phlegme !

J. STW... C'est le ton de ma nation. Ces maux n'en sont pas pour nous. Dans notre Isle, la tendresse a des bornes fort étroites, & la grandeur d'ame qui est propre aux Anglois, leur fait bientôt surmonter les chagrins que cette tendresse peut faire naître.

P. EM... En vantant votre

grandeur d'ame, vous vous van-
tez de n'être pas hommes. Le
cœur & sa délicatesse font le
plus bel appanage de l'humanité.
Si vous vous dépouillez de cet
appanage, voyez ce que vous
perdez. La douceur de l'amour,
l'agrément de la société, le plai-
sir d'être bienfaisant, celui de
la reconnoissance. Que de biens
perdus pour celui dont le cœur
est insensible, ou qui travaille à
se l'endurcir!

J. STW.. Avec tous ces biens ;
vous avez trouvé le moyen d'être
plus malheureux quand quel-
qu'un d'eux vous a été ravi. Si
vous eussiez été moins attaché
à vos enfans, & par conséquent
moins sensible aux coups du des-
tin, tout entier à l'honneur dont
Rome vous combloit, leur mort
ne vous eût touché qu'autant
qu'il est décent à l'humanité de

regretter les braves soldats qui ont contribué à vous mériter l'honneur du triomphe. Leur souvenir n'eût rien gâté dans la joie pure dont vous étiez pénétré au milieu d'un peuple dont les acclamations devoient porter jusqu'au cœur un plaisir qu'il est beau de ressentir tout entier.

P. EM... Je conçois qu'on peut être distrait de son chagrin, mais quand on y revient, il n'en est pas moins cuisant, sur-tout lorsqu'il a sa source dans le cœur; car les autres infortunes sont susceptibles de consolation. Que seroit-ce si vous eussiez perdu votre femme & vos enfans? Malgré la triste situation où ils étoient, quel coup n'eussiez-vous pas senti en apprenant leur mort?

J. STW... Je ne puis le celer. Mes inquiétudes étoient terri-

bles, lorsque séparé de la Reine, qui emportoit sur les flots avec elle le précieux gage de notre amour, l'unique fils que nous eût accordé le Ciel, j'étois au milieu d'une mer plus dangereuse pour elle que pour moi, sans oser espérer qu'aucun secours la vînt préserver des incursions des rebelles. J'avoue que mon sort ne me touchoit pas, à beaucoup près, autant que celui que je craignois pour mon épouse. Je ne sçai pourtant pas pourquoi de toutes mes craintes, celle de la perdre s'est évanouie la première.

P. E. M. ... C'est que vous l'avez retrouvée dans le pays où elle s'étoit réfugiée, & que le calme fait oublier l'orage; mais il n'en reste pas moins évident par votre propre aveu que les malheurs de la fortune ne font

DES MORTS; 43
rien en comparaison de ceux
que le cœur éprouve.

J. STW... Puissai-je, par vo-
tre aimable compagnie, trouver
un remède à ceux qui m'affec-
tent, pour vous pouvoir con-
soler des vôtres!

P. EM... Ma consolation est
dans le souvenir de ma douleur.
C'est une plaie qui est cuisante
d'abord, & qui finit par un doux
chatouillement qui en annonce
la guérison parfaite.

DIALOGUE VI.

*Catherine de Médicis & Mar-
guerite de Valois.*

M A R G U E R I T E.

EH! de grace, Madame,
laissez mon ombre en repos.
Vous m'avez assez persécutée

quand je vivois. Vous m'avez élevée & humiliée au gré de votre politique. J'ai été le jouet de votre ambition : je ne vous en veux plus. Mais au moins , à présent que votre politique & votre ambition n'ont plus d'objet , laissez moi jouir de l'état tranquille où le trépas m'a mise.

CATH... Non , il ne sera pas dit que vous fréquenterez les grandes Reines , & qu'on verra une femme coquette , une nonchalante voluptueuse , parmi les Elisabeth & les Médicis. Sortez.

MARG... Vous pouvez me l'ordonner , mais non pas me faire obéir. Le despotisme a ses limites , & plus encore ici que sur terre. Vous n'êtes plus au tems où vous me chassiez de la Cour , & me rappelliez à votre gré. C'est à vous maintenant de me craindre ; je n'ai qu'à dévoi-

ler le fond de votre ame pour vous couvrir d'ignominie , au lieu que vos reproches à moi ne me font plus rien.

CATH... Et vous prétendez avec des anecdotes mendiées , des chroniques scandaleuses , des fables indécentes , vous ériger en maîtresse d'école d'une grande Reine.

MARG... Oh , tenez , si vous prenez ce ton , j'ai tout dit. Les injures , le grand bruit , ne valent pas des raisons , à peu près comme vos vastes projets ne valent pas ma paisible tranquillité. Vos clameurs ne vaudront pas non plus les judicieuses observations que j'ai à vous faire.

CATH... Voyons-donc quelque échantillon de ce grand sens dont vous me menacez. Parlez , je vous le permets. Reprochez-moi tout ce qu'il vous plaira.

MARG... Votre permission me défarme, je n'ai plus rien à vous reprocher ; mais j'ai à me défendre. Vous vous estimez au-dessus de moi, & je m'en inquieterois fort peu, si vous vous en teniez à le penser. Vous le dites, l'amour du vrai m'oblige à vous montrer que vous vous trompez.

CATH... Ce préambule modeste annonce quelque chose de singulier.

MARG... Cette modestie est naturelle chez moi. C'est mon premier mérite. Je montai sur le trône sans le désirer. J'aimai dans mon époux le héros & l'honnête homme. Je ne me prévalus jamais du titre de Reine pour exercer un despotisme captieux sur l'esprit du Roi ou de ses sujets. Je quittai la Couronne sans murmures, sans ja-

louée , & sur-tout sans regrets. Un vernis manque à toutes ces actions : c'est l'éclat ; mais la modestie d'éclat est un orgueil déguisé. C'est un Rustre qui prend les habits d'un Prince.

CATH... Comparaison pour comparaison. Votre modestie étoit une Princesse déguisée en Petite-maîtresse. La galanterie faisoit votre principale affaire. Les autres passions auroient eu trop de peine à trouver place avec elle dans votre cœur , & vous preniez bonnement pour de la vertu vos basses affections pour un Duc de Guise , un Py-brac , & tant d'autres dont les noms sont encore bien inférieurs à ceux-là.

MARG... C'est donc-là mon second mérite. J'étois galante , & j'en ai la réputation ; vous aviez des amans , & personne

ne le sçavoit. Tandis que les amours des Seigneurs, des Dames de la Cour m'amusoient, je n'ai rien troublé dans l'Etat. Les Rois n'ont pas été mes sujets, & personne n'a senti la rigueur de mes ordres. Ah! que de vrais citoyens auroient encore servi leur Prince, si vous eussiez été dans les bras d'un amant à l'heure où vous échappâ l'ordre de massacrer les Huguenots!.. Vous frémissez, le reproche est dur; mais celui que vous avez fait à mon honneur est bien aussi sensible. Croyez-vous de bonne foi, que pour avoir plû à quelques Princes, j'aye été moins fidelle à mon époux? Et suis-je coupable des histoires dont le récit m'amusoit ou me fournissoit des réflexions utiles pour ma conduite? A quel propos osez-vous donc
me

me taxer de Petite-maitresse & de femme coquette ?

CATH... Pourquoi avez-vous souffert qu'une Déclaration infamante cassât votre mariage ? N'étoit-ce pas avouer que vous étiez coupable envers Henri IV ?

MARG. Ma résistance n'auroit servi qu'à rendre mon exil plus fâcheux. J'ai mieux aimé céder que me faire arracher un cœur que je ne possédois plus. En eussiez-vous fait autant pour la Régence, si un de vos fils vous en avoit fait la proposition.

CATH... Non, assurément, je n'aurois cédé qu'après de rudes combats.

MARG... Et l'on vous auroit détestée encore davantage. Une estime paisible vaut bien mieux qu'un illustre mépris, & nos noms conservés dans les fastes de l'Histoire, y sont marqués à

50 *DIALOGUE*
deux titres bien différens. On
me plaint, on vous hait. Voilà
le fort des grandes réputations
quand elles ne sont fondées que
sur de grands défauts.

DIALOGUE VII.

Tibere & Titus.

TIBERE.

IL vous fiéd bien de vous es-
timer plus que moi , parce
que vous ne fûtes pas un mé-
chant.

TITUS... J'ai tort en effet , &
j'oubliois que les tyrans doivent
être respectés , sinon par amour ,
du moins par crainte. Mais ici
je ne vous redoute pas. Ainsi
je jouis de tous les avantages de
ma vertu , sans appréhender

qu'elle vous porte ombrage.

TIB... Vous le pouvez en toute sûreté. Pour n'avoir pas été constamment modéré & bien-faisant, je n'en suis pas moins content de mon sort. Il m'est plus glorieux que vous ne pensez. Jouissez de votre bonheur, je n'en suis pas jaloux.

TIT... Les grandes ames se mettent au-dessus des préjugés. C'en étoit un qui me faisoit admirer, adorer même sur terre; & le même préjugé a fait qu'on vous détestoit.

TIB. Mais enfin, qu'admiroit-on tant en vous ?

TIT... Cette belle douceur, cette vertu par laquelle je gaignois les cœurs, qui m'éloignoit de faire aucun mal, qui m'inspiroit de la joie quand l'occasion se présentoit d'obliger quelqu'un, & de la tristesse

quand cette occasion m'avoit manqué; qui faisoit enfin que je comptois mes jours par mes bienfaits.

TIB.... Si je voulois approfondir toutes les passions qui accompagnoient cette vertu-là, j'aurois beaucoup à dire. Mais agissiez-vous par une suite de vos réflexions sur les miseres de la vie, qui vous fissent un devoir de les soulager, ou bien par simple inclination?

TIT.. Ce qui me persuade que j'agissois par une pente naturelle au bien, c'est qu'il ne m'a jamais coûté d'efforts pour accorder des grâces, & que je souffrois quand il me falloit permettre quelque supplice.

TIB.. Le bel honneur qu'agir ainsi par instinct! La nature n'avoit qu'à faire pour moi ce qu'elle fit à votre égard; Titus eut

été cruel, & Tibere le pere de son peuple.

TIT. Eussiez-vous voulu que, cruel par tempérament, j'eusse été doux par reflexion; c'eût été du tems bien employé, mais il l'a été encore mieux à pratiquer ce qu'il m'eût fallu apprendre. On perd toujours bien du tems à bander un arc quand il est question de s'en servir.

TIB.. Oui, toute cette longue suite de vertus me paroît un tableau sans ombres: je fais plus de cas de celles qui laissent aux vices quelques intervalles.

TIT.. Cette façon de penser sied bien à un Prince vicieux autant par habitude que par tempérament.

TIB.. Accordez-moi un peu d'attention, & vous verrez si vous ne penserez pas comme moi. Vous n'ignorez pas ce que

je répondis à ceux qui m'offroient d'empoisonner Ariminius, que pensez-vous de ce trait de mon histoire ?

TIT.... Qu'il exprime bien l'hommage que le plus vicieux rend à la vertu. Je souhaiterois en trouver un grand nombre de cette espèce dans notre vie.

TIB.. S'il y en avoit tant, on me confondroit avec vous, & encore un coup, j'en serois fâché. Ce trait ainsi isolé, jette un éclat infini ; on ne se seroit pas douté que je fusse capable de générosité. Vous voyez que le nombre de mes défauts est devenu favorable à ma belle action.

TIT... Un éclair brille avec éclat, & s'éteint aussi tôt dans les épais nuages d'où il sort. Voilà votre vertu.

TIB... Cet éclat n'est si re-

marquable qu'à cause de la noirceur de son origine. Voilà un relief de plus que vous ne me disputerez pas.

TIT... Voudriez-vous me convaincre que ce relief soit préférable à un rayon continuel de lumière ?

TIB... Il ne s'agit point de cela. Je veux seulement vous convaincre que sans mes défauts on n'eût point fait d'attention à ma réponse. Que vous en avez fait dans votre vie cent plus généreuses que celle-ci qu'on a toutes oubliées. Qu'on sçait en général que vous étiez bienfaisant , comme on sçait en général que j'étois cruel , & que par conséquent les vices contribuent à relever la pratique des vertus , comme les Cataractes font admirer le paisible cours du Nil , tandis qu'on ne fait

point attention à mille autres fleuves qui coulent avec une tranquillité uniforme depuis leur source.

DIALOGUE VIII.

Philippe de Macédoine & le Duc de la Rochefoucault.

LE DUC.

Nous prenons tant de peines pour nous rendre grands qu'à la fin nous en sommes beaucoup plus petits.

PHIL.. Vous avez bien raison ; on s'oublie dans la grandeur, on se perd dans ses conquêtes, & la moindre inattention nous fait tomber au-dessous du point d'où nous sommes partis. Les grands hommes

ont peine à se rappeler qu'ils sont hommes. Plus flattés du titre pompeux qui précède leur véritable nom, ils ne s'aperçoivent pas, que ce nom qu'ils négligent est leur premier appanage.

LE D.. Oui, c'est comme un roturier anobli, qui étouffe dans le nombre des titres qu'il a acquis, le nom de ses peres.

PHIL.. Quoiqu'il semble indécent à un Roi de passer pour Philosophe, je n'en ai jamais rougi, j'avois une coutume efficace pour empêcher l'orgueil de prévaloir chez moi. Un esclave entroit tous les matins avant les Courtisans, & me falloit en me disant : Philippe, souviens-toi que tu es homme.

LE D.. J'aurois mauvaise grace d'épiloguer sur cette coutume. Je veux bien croire que

vosre dessein véritable étoit de vous rappeler à vous , d'étouffer les cris de l'orgueil & de l'ambition : que cette cérémonie ne perdoit rien de sa valeur , pour être dégénérée en habitude , que vous n'étiez pas flatté de l'admiration qu'elle devoit causer à vos courtisans ; car tout cela , comme vous voyez , gâteroit votre Philosophie. Je ne vous demande qu'une chose. Pourquoi n'avez - vous pas inspiré le même goût de Philosophie à Alexandre ? Pourquoi cet ambitieux s'est-il deshonoreré en se divinifiant ?

PH... J'avois assez à songer pour moi. Son Précepteur étoit bon & sage ; c'étoit son affaire. Le devoir d'un Roi c'est de choisir les maîtres de ses enfans. Le choix fait , on ne doit plus rien exiger de lui.

LE D... Ah , Philippe ! que vous démentez bien vite la haute opinion que j'avois conçue de vous. Qu'un précepteur instruisse son pupile des sciences dont il est capable , voilà son lot. Inspirer la vertu , la grandeur d'ame & les belles qualités du cœur , il n'y a qu'un pere qui le puisse , il n'y a que lui qui le doive. Ni rang , ni occupation , rien ne l'en peut exempter ; & vous êtes complice de tous les vices de votre fils.

PH.. Je partagerai du moins avec lui l'honneur de ses conquêtes.

LE D.... Voilà l'homme qui s'oublie!

PH.. Il sembleroit à vous entendre , qu'il faille toujours faire cette réflexion.

LE D.. Pourquoi pas ? Est il si difficile de réfléchir sur soi &

sur ses actions ? Les Rois oublieront-ils qu'ils sont hommes , quand ils n'auront plus d'esclaves pour les y faire penser ?

PH.. Je crois que dans le tumulte des diverses occupations d'un Monarque , cela pourroit bien arriver sans tirer à conséquence.

LE D.. Ils ont continuellement cet esclave avec eux ; il n'y a personne qui ne l'ait , c'est qu'on ne veut pas l'entendre.

PH.. Eh ! quel est-il ? Car je vois bien que vous parlez dans un sens figuré.

LE D.. C'est l'amour propre ; vous en êtes surpris ? Quoi, direz-vous, ce tyran qui nous fait estimer au-delà de notre valeur, qui élève nos moindres vertus au plus haut degré , qui masque nos défauts , nos passions & nos vices ; ce monstre indomptable

qui triomphe davantage quand on le veut détruire , qui ronge le cœur de ses plus grands ennemis : l'amour propre n'en est pas moins l'esclave avertisseur de l'homme ?

PH.. Je m'y perds , je vous l'avoue.

LE D.. Ce tyran , ce monstre dont je vous viens d'entretenir , est un étranger qu'il falloit ne pas recevoir. L'éducation mauvaise , les compagnies dangereuses , la flatterie , les honneurs prématurés , lui donnent naissance , le logent dans l'homme. Dès qu'il s'y est impatronisé , il domine , il prend le haut ton , il étourdit , on n'entend plus que lui. Mais il est un autre amour-propre aussi ancien que nous , doux , modeste , qui ne fait que veiller à notre conservation. C'est lui qui se

fait entendre dans cet âge d'innocence, où l'on ne nous attribue que de l'instinct. Son unique but est que l'homme soit heureux, il avertit paisiblement des premières fautes qu'il commet. On l'a nommé remords, conscience, quoiqu'effectivement il ne soit que l'instinct qui nous fait nous aimer nous-mêmes. Qu'étoit votre esclave au prix d'un pareil domestique ?

PH... Ce que l'ombre est à la réalité.

LE D... Allez, vous n'en êtes pas moins estimable. Les Groëslandois, quoiqu'ils soient la moitié de l'année dans les ténèbres, n'en sont pas moins des hommes.

DIALOGUE IX.

*Jean Bart & le Prince de
Condé.*

LE PRINCE.

Toujours grossier, toujours fanfaron, tu ne cesseras donc pas de m'étourdir de ta prétendue valeur ? Voilà plus de cent fois que tu me racontes tes aventures que tu prends pour des conquêtes. Apprends une fois de moi que si l'occasion, le hasard favorisent les conquérans, ils ont encore besoin, outre cela, d'une grande force dans l'esprit, de beaucoup de prudence, & que l'intrépidité est la dernière vertu du héros.

J. B.. A ce compte, un Mi-

nistre prudent, qui, sans sortir de la Cour, combine & pese mûrement les différentes faces d'une entreprise qu'on médite; qui en dresse un plan bien conforme aux regles de la saine politique, est plus héros que celui qui exécute ce plan, & sans l'intrépidité duquel on n'eût jamais vû la réussite de ce projet.

LE PR.. Tu confonds le soldat avec le Héros, le courage aveugle, la témérité, forment l'excellent soldat: c'est lui qui exécute; mais le Héros est autant celui qui conduit le soldat, que celui qui dirige les manœuvres dans son cabinet. Le Capitaine a un avantage de plus; c'est qu'il dépend de sa prudence, de son expérience, de ses soins, que le plus beau dessein du monde réussisse ou non.

J. B... Voilà justement que

vous me donnez gain de cause. Vous vous croyez fort au-dessus de moi, pour avoir été le premier soldat de vos armées.

Le PR... Tu me fais honneur en croyant me déprimer. Vas, un Capitaine qui ne seroit pas ce que tu dis, ne deviendroit jamais un Héros.

J. B... Eh bien ! pourquoi donc ne vouloir pas me regarder comme un Héros ?

LE PR... Parce que tes succès n'ont jamais été le fruit de tes réflexions, de tes sages dispositions, mais de ta témérité.

J. B... Ah ! voilà bien de quoi mettre de la différence entre nous deux en vérité ! J'étois hardi, je hasardois beaucoup, tandis que froid contemplateur de vos troupes, vous attendiez pour les mettre en œuvre une occasion qui échappoit précisé-

ment parce que vous la cherchez. La gloire est le fruit du hasard, & le bonheur s'érige en vaillance la témérité.

LE PR. . A ton compte, tu es un héros du premier ordre.

J. B.. Mes conquêtes en font foi.

LE PR.. A quel rang daigneras tu me placer ?

J. B.. Où il vous plaira. Soyez mon égal. J'y consens.

LE PR.. Tes conquêtes sont autant de preuves de ton extravagance. Eh ! quelle grandeur d'ame y avoit-il, par exemple, à risquer de périr toi & ton vaisseau, pour le vain honneur de paroître intrépide ? Téméraire brigand, si tes services ont plû à l'Etat, c'est qu'aux occasions où il a fallu t'employer, il falloit sacrifier quelqu'un, & il valloit mieux que

ce fût un Corsaire qu'un excellent Capitaine.

J. B. . . Avez-vous tout dit ? Ces reproches seroient bien placés si j'avois manqué mon projet : mais comme on juge de nous autres par l'événement, & que j'ai toujours été heureux, mon apologie est toute faite. Appelez mon audace témérité, extravagance, bêtise, je le veux bien ; mais enfin, j'ai réussi.

LE PR. . . La belle preuve ! Eh ! que de téméraires seroient de grands hommes, à les juger ainsi. L'homme qui pense pénétrer plus avant, & cherche dans les ressorts qui ont aidé à conduire une affaire, le véritable jugement qu'il en doit porter. Le succès n'est pas toujours la marque de la plus saine politique. Tel a bien dressé ses batteries, qui manque son coup, sans être

deshonoré, tandis qu'on méprise toujours le téméraire, quand même il réussiroit toujours.

J. B.. Vous avez de la peine à convenir de ce que je vous avance; mais enfin, pour dernière preuve, comptez tous les héros, les foudres de guerre, les conquérans fameux; étudiez bien leur politique, & voyez combien d'entr'eux doivent leur grand nom à leur intrépidité, à leur témérité.

LE PR.. Une action peut paroître téméraire sans l'être.

J. B.. Ah! c'est que la valeur qui forme les héros, & la témérité se touchent de bien près. Il y a telle occasion où elles se confondent, & telle même où la témérité fait toute la valeur d'un Capitaine; sans que pour cela il perde de son mérite.

DIALOGUE X.

Scipion l'Africain & Alexandre le Grand.

SCIPION.

QUoi que vous en disiez, je ne fais point du tout de cas de cette continence que vous me vantez. L'épouse de Darius étoit aimable, à la bonne heure, mais son état de captive ne vous donnoit pas de droits sur sa personne. C'étoit une femme respectable par ses titres, qui le devenoit encore plus par son malheur ; il n'y a pas tant d'héroïsme que vous croyez, à s'abstenir d'une action qu'on n'auroit pas pû faire sans crime.

ALEX.. Je ne vois ici que des

mauvaises langues comme là-haut. On cherche à dénigrer les gens quand on ne peut pas les imiter.

SCIP... Oh ! ce reproche-là du moins ne me regarde pas. Scipion l'Africain ne craint pas qu'on le taxe de n'avoir pû imiter Alexandre.

ALEX... Ah ! vous êtes ce fameux Romain dont j'ai tant entendu parler. Je vois où vous tendez ; en abbaissant ma continence , c'est un degré de plus que vous préparez pour élever la vôtre. Oui , Scipion , dispensez-vous de me la rapporter, Je sçai votre histoire & ses particularités. Vous avez renvoyé avec éclat une jeune beauté , qu'aucun bien n'engageoit ; qui pouvoit être à vous comme à tout autre , & que vous eussiez pû garder fans honte : mais

généreux & chaste au-delà de l'imagination, vous l'avez rendue à l'amant qui soupiroit pour elle, & vous vous êtes abstenu de toucher à une fille respectable pour vous, à cause de son innocence & de sa candeur. Eh bien ! vous voyez que je ne vous rends pas la pareille. J'éleve autant que je puis votre belle action. Pourquoi n'en pas faire de même à mon égard ?

SCIP. C'est précisément pour me montrer aussi judicieux que vous ; car ici nous devons être équitables. Je vous louerai tant que vous voudrez de mille autres belles actions ; mais je ne puis pas en conscience vous tenir un grand compte de celle dont nous parlons, & je crois ma continence bien plus méritoire que la vôtre. On n'avoit rien à me reprocher si j'eusse

gardé pour moi la belle captive, & je la rendis pourtant. Vous conviendrez qu'à l'âge que j'avois, ce sacrifice devoit me coûter. La vertu tire son mérite des efforts que nous faisons pour lui soumettre nos penchans.

ALEX.. Comme je suis bien aise de ne vous le pas céder en droiture, je vous déclare que je fais moins de cas de votre vertu que de la mienne. Vous avez eu à votre discrétion la belle captive toute une nuit, & vous ne la renvoyâtes que le lendemain.

SCIP.. Quelle malignité !

ALEX.. On la tient de vos contemporains ; on fit même des vers à ce sujet, & un certain Aulu-Gelle me les récitoit il n'y a pas long tems.

SCIP... Donnez-vous bien de garde d'en rien croire. L'auteur
d'un

d'un pareil mensonge est un méchant qu'il faudroit punir.

ALEX.. Eh! ne vous fâchez pas si fort , on vous a rendu service. Si je n'avois pas eu mille foiblesses , j'aurois été très-obligé à quelqu'un qui eût jetté sur ma reserve à l'égard de la femme de Darius , la même ombre qu'on a jetté sur la vôtre. Pré-tendez-vous être plus exempt de foiblesses que les autres Héros ?

SCIP. Je ne leur en voudrois pas , s'il avoient épilogué quelques unes de mes autres actions. Par exemple , lorsque le Peuple Romain étant assemblé pour me juger , j'interrompis la discussion de la cause , en proposant d'aller au Capitole rendre graces d'une victoire que j'avois remportée à pareil jour. Que ne disoient-ils que je pris cette

D

tournure , parce que je ne sçavois pas comment m'en tirer, à la bonne heure ; mais aller inventer des faussetés pour m'imputer des foibleffes qu'on pouvoit me trouver fans cela !

ALEX... Il est à propos qu'on nous prête des défauts , quand par hafard, ceux que nous avons ne font pas assez connus ; qu'importe aux Héros quels défauts on leur donne , pourvu qu'ils en aient.

SCIP... Quelle façon finguliere de penser ! Quel avantage croyez-vous donc que le Héros tire de là ?

ALEX... Mille pour un. Il faut être bien parfait pour réduire les hommes à la nécessité d'inventer des faussetés pour nous les imputer. On tire bien de la gloire d'une calomnie que l'envie fait naître. Cette envie

DES MORTS. 75
qui nous empêche d'être trop
au-dessus des hommes, prévient
les chûtes que nous pourrions
faire tout naturellement ; & ces
chûtes-là sont toujours funestes.

DIALOGUE XI.

*Marcella femme de Martial ,
& Manon Lescot .*

MANON LESCOT.

VOUS vous plaignez des infidélités sans nombre de votre époux ; ces petites mortifications affligent les Dames , en proportion de leur vertu , & comme je vous vois très-courroucée contre lui , je conclus que vous étiez furieusement vertueuse.

D ij

MARC... Cette ironie est bien déplacée dans la bouche d'une ombre de mon sexe ! Je passe à Martial de plaisanter sur la chasteté de son épouse , sur sa décence , sur sa modestie. On gémit de ces pointes d'esprit , & jamais elles ne portent coup sur les bonnes qualités de celle qu'on veut outrager. Mais vous ! prendre le ton plaisant ! En vérité je ne vous conçois pas.

M. LESC. Oh ! pour moi je vous conçois bien. Vous venez d'étaler vos rares vertus avec une pruderie qui me fait croire que vous deviez être insupportable à un homme de goût.

MARC... Dans quel siècle viviez-vous donc , & où avez-vous appris que les bonnes qualités d'une honnête femme sont autre chose que sa chasteté ?

M. LESC... Mais je ne dis

point cela ; au contraire , vous ferez étonnée de mon profond respect pour cette vertu. Je dis seulement que la chasteté des Dames les rend souvent très-incommodes , haïssables , & qu'on révere de loin leur honneur , sans jamais vouloir lier avec celle qui s'en applaudit. Un honneur de cette espèce est un rude fardeau. L'époux qu'on en veut charger secoue le jouc , & voilà de l'honneur inutile.

MARC... Où tend toute cette plaisanterie ?

M. LESC... A vous faire comprendre que ce n'est pas assez pour une Dame d'être chaste ; qu'il faut être en même tems aimable : & ce terme comprend bien des choses qui ne s'accordent pas trop à votre manière d'agir avec Martial. Scrupuleuse dans l'observation des plus

petites décences, les caresses de votre époux vous paroïssent autant d'atteintes portées à votre chasteté. Ses discours passionnés devenoient des obscénités, ses actions, des crimes. Toujours en garde contre les agaceries, vous étiez empaquetée dans vos habits, négligée dans vos parures, sourde à ses tendres prieres, muette à ses demandes, obstinée à l'inaction, quand il falloit agir, contraariante; que sçai-je enfin! vous reconnoissez-vous à ce portrait, & est-ce bien là celui d'une femme aimable?

MARC... C'étoit là effectivement ma maniere d'agir, que vous chargez pourtant un peu; mais l'honneur & la décence m'en faisoient une loi.

M. LESC... Non l'honneur n'est pas si sévère; votre décence

étoit trop délicate ; trop d'attention à éviter un vice , nous jette souvent dans d'autres écarts.

MARC... Il falloit donc sans résistance me livrer à toutes les lubies de mon voluptueux époux !

M. LESC... Cette petite résolution est assez de mon goût ; du moins lui auriez vous plû davantage, & eussiez-vous conservé ce cœur , que vous vous plaignez tant d'avoir perdu.

MARC.. Mais y pensez vous ? Que deviendra la vertu des femmes ?

M. LESC... Un agrément de plus. On possède un homme aimable , on se propose de lui plaire uniquement , & on ne fait rien pour cela. Parées de leur vertu comme d'une robe antique , les Dames s'en tien-

Div.

nent à l'effort qu'elles se font pour conserver cette précieuse relique , & pour qui , s'il vous plaît , la gardent-elles ?

MARC... Sans doute qu'après avoir bien & long-tems fait le procès à la vertu des femmes, vous m'instruirez de ce que j'aurois dû faire.

M. LESC... Fort volontiers. Quand nous sommes assez heureuses pour avoir fait une conquête , ne nous amusons point comme Annibal , à admirer notre victoire ; mais employons tout ce que la nature nous a donné d'appas , ce que l'art y peut avoir ajouté d'agrémens , pour la garder. L'homme est un peu bizarre , étudions son goût : conformons-nous y : que la tendresse ne trouve ni trop d'obstacles , ni trop peu. Que l'objet de ses feux soit pour lui plein de

DES MORTS. 81
complaisance sans bassesse, d'a-
mour sans jalousie ; que sa pa-
rure soit au goût de celui qui
l'aime , que la douceur regle ses
discours , au lieu de l'aigre pru-
derie. Enfin qu'habile dans l'art
de toucher & d'attacher un
cœur , une femme ne rougisse
pas d'être coquette pour son
mari. L'artifice n'en est plus un
quand la félicité de deux cœurs
en est le but.

MARC... Voilà de belle mo-
rale. Vous l'avez sans doute em-
ployée.

MAN. L... Oui , & je ne suis
pas la seule qui la mette en usage.
De tout tems on a vû des fem-
mes exceller dans l'art de faire
des conquêtes. J'ai eu mon tems,
& je vous assure que je m'en suis
très-bien trouvée.

MARC.. Et vous êtes ?

M. L... Manon Lescot , fa-

D v

meuse Maîtresse du Chevalier de Griex.. Elle s'enfuit ! Voilà bien la prudence de toutes les honnêtes femmes , elle va rougir d'avoir eu conversation avec une Petite-maîtresse. Je sçai bien que mon métier n'est pas le plus honnête de tous ; il peut cependant être utile , & si les femmes vertueuses prenoient quelques leçons de moi , on verroit moins d'époux mal assortis , & plus de bonheur dans les ménages. Faudra-t-il donc que la chasteté & la coquetterie fassent toujours bande à part ?



DIALOGUE XII.

*Corneille & l'Abbé d'Au-
bignac.*

CORNEILLE.

CE que vous m'apprenez
me fait vraiment plaisir.
J'ai une obligation infinie à ce-
lui qui s'est donné la peine de
rédiger ainsi tout ce que l'on
peut penser sur la Tragédie.
C'est un corps de reglemens
dont les Auteurs Dramatiques
avoient besoin.

L'AB. D... Si j'avois cru me
procurer un compliment aussi
flateur de votre part, je me se-
rois bien donné de garde de vous
l'apprendre; car c'est à moi que
vous avez cette obligation.

D vj

CORN... Vous êtes l'Auteur des loix théatrales dont vous me parlez ? Tant mieux. Vous avez tort d'être si modeste. Là haut on vous auroit cru coquet & affecté : ici-bas nous pensons plus rondement. Nous croyons ce que nous voyons. Jamais nous ne nous étudions à trouver un mauvais côté à ce qui se passe devant nous. Je vous réitere mes remerciemens. En vérité , tous vos Contemporains & leurs Successeurs doivent être bien satisfaits. Que le Théâtre doit être enrichi ! Mes Pièces ne sont plus sans doute que des croquis au prix des nouvelles Tragédies.

L'AB. D... Il n'est rien de tout cela. Racine & Corneille sont toujours les Héros du Théâtre , & le seront long-tems encore selon les apparences. Je m'en in-

forme de tems en tems aux nouveaux venus qui arrivent de Paris ; ils sont tous d'accord à me dire que la Tragédie se perd de jour en jour , & qu'une Pièce applaudie est à présent un très-rare Phénomene.

CORN. . Les hommes ne sont pas toujours infailibles dans leurs jugemens. Il faut que ce soit le Public qui ait tort , car les Auteurs avec vos regles ne peuvent plus sans doute faire de mauvaises Pièces.

L'AB. D. . . Ils ne le peuvent plus , dites-vous ?

CORN. . . Sans doute. Ils possèdent présentement les loix du Théâtre : ils connoissent à fond l'effet des diverses passions , leurs caractères , leur force , leurs bornes. Avec tout cela , il ne s'agit plus que d'imaginer un sujet & de le versifier comme il

faut. Il me falloit à moi étudier les Héros que je devois faire agir , réfléchir sur leurs vûes & sur leurs vertus , approfondir avec une févérité métaphyfique les situations que leur pouvoient fournir l'occasion & l'intrigue, nuancer leurs caracteres ; enfin faire moi-même tout ce que vous avez épargné à vos Comtemporains.

L'AB. D... Avec tout ce secours , il leur manque apparemment ce que vous aviez , & que je ne possédois pas moi-même , l'imagination vive , & le talent de créer.

CORN.. Vous m'étonnez. Je vous respectois comme un meilleur Auteur que moi.

L'AB. D... C'étoit en vérité trop d'honneur. Je n'ai fait qu'une Tragédie : toutes les regles y étoient observées exacte-

DES MORTS. 87
ment. Je défie la plus lumineuse
critique d'y trouver rien à re-
dire.

CORN... Eh bien ?

L'AB. D... Eh bien ! Cette
Pièce a été sifflée, & n'a jamais
rien valu. Plusieurs de vos Pié-
ces ont triomphé de la cabale &
des sifflets, quoiqu'il y eût beau-
coup de fautes de Théâtre.

CORN... Il est vrai que les
regles sévères du Théâtre ne
m'occupoient pas beaucoup. Les
soins que me donnoient mes
personnages , me paroissent
plus grands à présent qu'ils ne
l'étoient effectivement. Un goût
naturel est certainement préfé-
rable à celui qu'on s'efforce d'a-
voir , & cet effort imprime aux
productions , qui en font le
fruit , un air de gêne & de tra-
vail que n'ont pas les fruits du
génie.

L'AB. D. . . . Rien n'est plus juste : vous voyez donc le peu d'obligation que vous m'avez , & l'inutilité de ces regles séveres qui captivent l'esprit & retrécissent l'imagination.

CORN. . . Je ne rabats rien de mon estime pour vous. Les Rhéteurs ne sont pas les plus éloquens , font-ils pour cela inutiles ? Les regles sont nécessaires ; c'est dans l'emploi qu'on en fait qu'on se trompe. Quand elles marchent avant l'inclination naturelle , ou qu'elles en tiennent la place , on s'égare. C'est un flambeau dont la clarté , présentée de côté , sert beaucoup , mais qui aveugle ceux qui le font porter trop en face.



DIALOGUE XIII.

*Diogene le Cynique, &
Alcibiade.*

DI O G E N E.

ENFIN je vous entretiens dans ce séjour; voici la première fois que je converse avec vous. Vous vous croyiez si fort élevé au-dessus de moi, quand vous étiez sur la terre, que vous me fuiriez encore si nos conditions n'étoient pas égales à présent.

A L C I B. . . Il faut céder à son destin. Je n'en rougis pas moins, tout ton égal que je suis.

D I O G. . . Ah! c'est un reste de cet orgueil que vous aviez

là-haut. J'espère que ma compagnie le fera évanouir. Vous deviendrez traitable.

A L C I B. . . Il te sied bien , vil Cynique , de me reprocher d'avoir été orgueilleux à ton égard. Les honnêtes gens ne te fuyoient-ils pas, & en étoient ils moins estimables ? Et d'ailleurs, qui ne sçait les politesses excessives dont je comblois les Athéniens, l'accueil affable que je leur faisois , quand je briguois quelque emploi honorable ?

D I O G. . . Voilà bien de la bassesse pour tant de fierté ; car convenez de bonne foi , que vous dédaigniez ce Peuple que vous flatiez. Votre Précepteur, le Sage Socrate , vous reprochoit de n'être pas assez complaisant , & de marquer trop de mépris pour votre maître. Vous souvient-il de la petite mortification qu'il vous donna un jour,

qu'enflé de vos possessions vous vous imaginiez posséder tout l'univers ? Vous cherchâtes ensemble sur un globe la situation d'Athènes ; elle y étoit fort petite , & vos biens n'y étoient seulement pas nommés. Eh bien, vous dit ce judicieux maître , glorifiez-vous maintenant d'avoir des richesses qui n'occupent pas même un point dans le monde. Je ne suis point la dupe de vos soumissions. Vous caressez un Peuple qui étoit nécessaire à votre vanité : vous étiez naturellement orgueilleux.

ALCIB... Aussi est-ce une grande obligation que j'ai à Socrate de m'avoir corrigé de ce vice.

DIOG.... Dites de vous avoir appris à le déguiser. Eh ! quel masque ? Les caresses les plus basses ; aller tendre la main

à la populace la plus vile , lui donner des marques d'affection singulieres , l'embrasser en cas de besoin , & porter au fond de de l'ame le désir de commander à ce Peuple , d'en être honoré , respecté , craint. Un orgueilleux est un vrai Prothée ; les personnages les plus ignobles lui font bons , s'ils servent à le porter aux grandeurs.

A L C I B . . . Tu conserves toujours le fond d'impertinence que la nature t'a prodigué. Tu ne faisois pas , toi , ce que tu me reproches : tu ne voilois jamais d'un masque tes actions les plus deshonnêtes.

D I O G . . . Sans doute. Pourquoi se cacher ? On me connoissoit & on me fuyoit. Si on vous eût connu aussi , je doute que vous eussiez eu beaucoup d'amis ; cependant des gens d'un

tout autre mérite que vous me faisoient visite. Le grand Alexandre tout couvert de lauriers se fit un devoir d'admirer un Philosophe aussi singulier que je l'étois.

ALCIB.... Ne vantes pas cette visite ; elle te fait honte , & tu n'inspiras que du mépris à ce Conquérant par ta réponse hardie.

DIOG... Au contraire , il envia mon sort.

ALCIB... Il ne l'envifageoit que du côté des soucis dont tu étois exempt ; mais il ne desiroit sûrement pas ton impudence , ta liberté , ton orgueil : car apprends que tu en avois plus que moi. Oui , je te soutiens qu'on a un degré de vice de plus , quand on ne le sçait pas cacher. Le masque dont tu me reproche d'avoir usé , fait

honneur à l'humanité. J'avois que j'avois tort d'être si impérieux, & j'en faisois réparation publique par mes caresses. Juges-toi maintenant.

DIOG... Oh ! il y a longtemps que j'ai porté mon jugement. Mon orgueil étoit insupportable aux autres, parce qu'il étoit à découvert, & à moi, parce que ma fortune ne me permettoit pas cette fierté ; & je pense que les vices deviennent supportables à l'aide d'un peu de verni. Je suis équitable comme vous voyez, & vous n'y gagnez rien.

ALCIB... Je n'y perds pas assurément, car il y a telle vertu qui ne l'est qu'à cause de son verni, & de cette façon mon vice pourroit être une vertu.

DIALOGUE XIV.*Virgile & Calot.***CALOT.**

Comme vous voilà échauffé, à qui en avez-vous donc ? Apollon viendrait-il encore vous inspirer, ou si vous pestez contre les amis qui ont conservé votre ouvrage, au lieu de le brûler comme vous le vouliez ?

VIRG. Non. Je suis irrité contre un mauvais plaisant, qui m'est venu insulter au milieu des Poètes fameux où j'étais. Il y est venu prendre séance par ordre de Minos. A peine y est-il arrivé, qu'il m'a apostrophé, comme s'il m'eût connu il y a longtemps.

CAL.. Voilà une ombre bien mal apprise. Minos, pour vous rendre justice, la renverra dans un autre quartier. Mais cependant quelle espece d'injures vous a-t-il pû dire, pour vous piquer si vivement ? Il s'en est pris sûrement à vos ouvrages, car un Auteur est un pere qui venge plus vivement les injures qu'on fait à ses enfans, que celles qui s'adressent à sa personne.

VIRG.. Vous l'avez deviné. Il m'a voulu prouver que mon ouvrage étoit plus beau depuis qu'il l'avoit traduit burlesquement.

CAL.. Quoi ! c'est avec Scaron que vous avez eu dispute ? Eh ! mais c'est un homme célèbre que vos ouvrages ont immortalisé. Je le connois fort. Sçavez-vous bien que vous lui avez de grandes obligations ?
Comment !

Comment ! vraiment, vous avez l'avantage d'être lû & compris par une bonne partie du genre humain, par tous ceux qui savent le François, & n'entendent pas le Latin.

VIRG.. Oh, oh ! Je ne m'attendois pas à cela ; est-ce qu'on s'est ici donné le mot aujourd'hui tous pour me faire peser ? Un fol s'avisera de donner un ton burlesque, c'est-à-dire bas, ridicule, extravagant à un ouvrage sublime, héroïque & sérieux, & il faudra que l'auteur lui en ait obligation ! En vérité, si celui qui m'offense méritoit ma colere, je deviendrois furieux.

CAL.. Patience, s'il vous plaît. Votre Eneïde n'étoit-elle pas imparfaite, & n'avez-vous pas condamné ce Livre au feu ? C'est défendre une bien méchan-

te cause , que celle d'un ouvrage m'estimé par l'auteur lui-même.

VIRG.. Enfin , tel qu'il étoit , on l'a conservé , on l'admire , & je ne ferai pas le dernier à le trouver beau.

CAL. A la bonne heure. Mais que vous eût servi l'estime qu'on en a fait , si , bornée à un très-petit cercle de gens imbus tellement quellement de votre langue , elle eût conservé votre Livre parmi les manuscrits respectés , & encore plus oubliés , vaine parure des bibliothèques , inutiles richesses des propriétaires ?

VIRG... J'aurois eu moins d'admirateurs.

CAL... Et peut-être à la fin point du tout.

VIRG.. Et vous prétendez donc que Scarron m'a rendu service en me ridiculisant ?

CAL... Oui, vraiment. L'héroïsme qui regne dans votre ouvrage assez long, cause un ennui que les beautés dont il est semé, ont bien de la peine à surmonter. Cet héroïsme disparaît, les beautés restent. On ne baille plus; on rit en vous lisant: vous voilà de mode, plus généralement connu, & plus universellement admiré.

VIRG.. Mais alors je ne suis plus Virgile.

CAL.. Si fait. Tenez, il est un art ignoré de votre tems, qui transmet à la postérité à peu de frais, nombre de tableaux d'un prix excessif, & dont on n'a que l'original. Cet art, qu'on nomme Gravûre, est d'autant plus parfait, que les proportions, les vraisemblances, les originaux sont mieux exécutés. Voilà votre Poëme héroïque.

Un Graveur s'avise de copier les meilleurs morceaux d'une façon burlesque, en rendant les attitudes originales, les grandeurs disproportionnées, les images ridicules. Eh bien ! on a admiré ce Graveur : il a même rendu service aux grands Maîtres ; leurs ouvrages, sous ce point de vue nouveau, plaisoient davantage, & leur a fourni de très-bonnes idées, dont ses successeurs ont profité. C'est l'image de votre Eneïde travestie.

VIRG... Le Graveur & le Poëte mériteroient d'aller au Tenare y expier le crime d'avoir défiguré tant d'hommes illustres.

CAL.. Pour le Poëte je vous l'abandonne, mais le Graveur épargnez-le, s'il vous plaît. C'est moi.

VIRG.. Et vous osez vous

DES MORTS. 101
promener avec les fameux Peintres , les Graveurs célèbres , sans qu'aucun d'eux vous aísomme !

CAL. Ce feroit peine perdue. Je n'en ferois pas plus mort : au surplus ils me rendent justice , & reconnoissent plus équitablement que vous la vérité que je vous avance.

VIR. Je vais donc les imiter , & convenir avec Scarron que je lui ai obligation.

CAL. Sans doute. Un ouvrage , s'il n'étoit pas beau , ne fourniroit rien à la critique , & un ouvrage médiocre ne souffriroit pas le travestissement.



DIALOGUE XV.

*Christine , Reine de Suede ,
& la premiere Czarine.*

C H R I S T I N E.

A CE ton grossier & brutal
peut - on méconnoître la
veuve d'un Tambour ?

LA CZARINE. Póur une Reine
policée & sçavante vous êtes
bien incivile. Mon langage dé-
pend-il de moi ? puis-je le ré-
former & adoucir mon ton ?
Pour vous , je vous soupçonne-
rois issue de quelque pédant ,
tant vous en avez les manieres.
Mais je ne veux pas vous imi-
ter en attaquant votre origine.
La force du naturel , de l'édu-
cation , des préjugés est insur-

DES MORTS. 103
montable ; mais rien de tout
cela n'empêche qu'on ne puisse
avoir un bon cœur, de l'esprit,
& surtout de l'ame.

LA R. C. Voilà bien du raisonnement perdu. Voudriez-vous me persuader que vous l'emportez sur moi pour l'esprit, la droiture ou le courage ? Ce seroit bien mal vous adresser. Sur le premier article, le témoignage de tous les Sçavans est uniforme en ma faveur. Quant au second, mon jugement équitable fait l'apologie de mon cœur, & quelle foiblesse reprocher à qui a pû se dépouiller d'une Couronne ?

LA Cz... Je ne vous taxerai pas de coquetterie pour avoir fait vous-même votre éloge. On sçait de reste qu'ici l'orgueil seroit un sot personnage ; mais avant de décider qui de nous

Eiv

deux a l'avantage , souffrez que je vous demande quel courage vous trouvez à renoncer au Trône quand on se sent digne de regner ? Si vous en étiez incapable , c'étoit vous rendre justice , & vous méritez des éloges. Prenez-y garde. Le courage est un effort de l'ame qui differe bien de la droiture. Cette derniere inclination est naturelle chez nous. Il ne faut que lui permettre de paroître pour qu'elle y brille dans tout son jour. Le courage suppose des efforts qui font violence à l'ame , & à toutes ses inclinations.

CHR... Vous avez un art admirable pour jeter un vernis de médisance sur les gens , & je ne doute pas que je ne sois aussi injuste , aussi peu spirituelle que vous me jugez peu courageuse. Oh ! telle nuance qu'on imagine

entre les femmes , depuis la Reine jusqu'à la bergere , dans la plus bête comme dans la plus spirituelle , on reconnoitra toujours les femmes , quand on voudra , on n'a qu'à les faire parler sur quelqu'un.

LA CZ.. Vous vous exprimez d'une maniere qui me mettroit en déroute si je pouvois être étourdie par les injures ou par les railleries. Non , Christine , vous n'êtes point généralement foible : mais vous avez eu la foiblesse de quitter la Couronne de Suede qui étoit si bien entre vos mains. Vous n'êtes pas injuste , mais vous avez puni trop séverement dans un pays étranger un délit auquel vous auriez fait grace dans vos Etats. Loin d'être dépourvûe d'esprit , vous en avez beaucoup ; cependant les flatteurs vous ont parlé , & vous

avez donné dans leurs pièges.

CHR.. Un mot répond à tout.
L'amour-propre a tout fait.

LA CZ.. Cet amour propre est l'auteur de la plûpart de nos sottises. Le mal est qu'il soit si bien identifié avec nous ; car notre amour-propre c'est nous-mêmes. L'homme ne seroit pas homme sans son amour-propre : tout ce que nous pouvons , c'est de lui laisser faire le moins de fautes qu'il est possible.

CHR. Fort bien. Mais voyons un peu ce que la Souveraine des Moscovites peut dire à son avantage.

LA CZ.. Presque rien. J'étois veuve d'un Tambour ; j'ai gagné le cœur d'un grand Monarque. J'ai ménagé l'esprit de ses sujets ; je les ai gouvernés sans qu'ils en murmurent. J'ai été le premier conseil de mon époux.

Enfin j'ai mis la dernière main à la grande réforme qu'il vouloit établir dans ses Etats. J'ai joui paisiblement après la mort d'un sceptre qui demandoit un autre Pierre.

CHR. . Rien de plus modeste que ce récit. De l'état le plus vil vous êtes montée au rang suprême. Du Trône j'ai descendu dans l'obscurité : l'ambition vous a élevée.

LA CZ. . Et l'orgueil vous a détrônée.

CHR. . Eh bien ! vous voilà bien contente. Vous avez voulu m'avilir à vos propres yeux pour avoir le plaisir de vous rendre plus grande.

LA CZ. . Il falloit ne pas marquer de mépris pour mon origine , & croire que les grandes qualités de l'ame n'attendent pas à se développer, que cette ame

DIALOGUE XVI.

Metellus Macedonicus & Giges, Roi de Lydie.

GIGES.

LE maudit babil que celui de ces Philosophes à systèmes ! Ils m'ont étourdi de leurs idées. Eh ! Messieurs, leur disois-je, voyez le fruit de vos spéculations. Vous êtes heureux dans l'Elisée, & votre état n'a rien de commun avec ce que vous avez imaginé. Rien ne les arrêtoit ; il a fallu essuyer toute la bordée de leurs extravagances. Celui-ci se croit heureux quand il jouit de biens immenses. Celui-là veut être privé de tout. Un autre se

contente du nécessaire. Qu'en ai-je possédé quelque belle Circassienne ! me dit un Philosophe Persan ; si mes moyens eussent suffi pour en faire emplette , j'eusse comblé ma félicité. Plût aux Dieux que Xantippe n'eût pas existé , dit Socrate , aucun bonheur n'eût été comparable au mien. J'ai goûté de tous les biens , me dit Smindiride , & mon bonheur s'est trouvé imparfait. Une rose m'a blessé. Enfin que sçai-je ? Il n'est personne dans les Enfers qui ne se soit fait une idée du bonheur qui ne lui a pas réussi , & je crois que sur la terre il n'est personne d'heureux.

METELLUS. Cela vient de notre avidité. Nous désirons trop , & la satiété fuit de près la jouissance de ce que nous avons souhaité le plus ardemment.

G I G. . Cependant il s'en faut beaucoup que j'aye été malheureux par trop d'ambition. Paissible possesseur du Trône de Lydie , conservant tranquillement le pays qui m'étoit soumis , l'esprit de conquête ne m'a pas poussé à étendre les limites de mon Royaume ; sans desirs, sans chagrins , j'étois heureux , ou du moins je m'imaginois l'être.

M E T E L. . Si vous ne l'étiez pas , je ne sçais à quoi il tenoit ; car c'est le comble du bonheur que d'être sans ambition.

G I G. . Un maudit Oracle prononça qu'Aglaüs , petit vieillard d'Arcadie , étoit plus heureux que moi.

M E T E L. . Eh ! qu'étoit-il besoin de cette curiosité ? Ne pouviez-vous pas vous contenter de votre état tel qu'il étoit , sans ambitionner encore de sça-

voir s'il étoit quelqu'un au monde plus heureux que vous ? Que vous faisoit la félicité d'un autre ? Je n'avois qu'à m'aviser , moi , de faire une pareille demande. La fortune a été d'un prodigalité surprenante en ma faveur. Race illustre , Epouse belle & vertueuse , postérité nombreuse , honneurs de toutes les especes , vieillesse avancée ; & durant ce tems , ni deuil , ni maladies , ni chagrins domestiques. Il se feroit trouvé sûrement dans Rome quelquevil artisan plus heureux , si j'avois fait la folie de m'en informer.

GIG... Je vous passe de vous être cru heureux ; vous aviez raison : mais qu'un simple villageois accablé d'années , qui n'avoit d'autre bien que le revenu d'une petite terre , se soit trouvé l'être plus que moi , je n'en reviens point.

METEL... L'Oracle vouloit vous mortifier par la comparaison ; il n'étoit peut-être pas au fond si heureux que le disoit Apollon.

G I G... Rien de plus vrai. Je le trouvai au milieu de sa famille , avec un air de sérénité qu'ont les gens heureux. Son jardin lui fournissoit une frugale nourriture ; sa plus douce occupation étoit de le cultiver , & quoiqu'il fût essentiel à sa vie , il sembloit y travailler plus par amusement que par nécessité. Sa compagne partageoit ses plaisirs , & jamais ils n'ont eu le délicieux chagrin de partager leurs peines : enfin cette frugalité , cette gayeté , effaçoit de beaucoup mes possessions & mon bonheur. J'ambitionnai leur fort.

METEL... Voilà ce qui pou-

DES MORTS. 113
voit vous arriver de pis. Leur
état heureux par lui-même ne
constituoit pas l'unique bonheur.
Il en est pour les pauvres. La
félicité des Rois est d'une autre
espece ; mais le malheur est que
l'on ne voit pas d'assez près son
propre avantage. Si pour être
plus heureux, vous fussiez deve-
nu Jardinier, la fortune vous
eût accablé. Demeurer dans son
état, en faire valoir tous les
avantages & les goûter, c'est le
moyen de faire évanouir ce qu'il
a de rebutant, & d'être sûre-
ment heureux.



DIALOGUE XVII.

*Xenophon & le Marquis
d'Urfé.*

LE MARQUIS.

VOUS prétendez en vain avoir fait un Roman excellent. Je vous assure que votre *Cyropédie* n'est rien moins qu'un bon ouvrage.

XENOPHON. Ah ! voilà de nos modernes jaloux des productions des anciens, qu'ils ne peuvent égaler, ou qu'ils ont mal imités. Allez, votre procédé est indigne.

LE M... Quel discours me tenez-vous-là ! Moi, jaloux de vous ? En vérité, je n'ai jamais

songé à vous en composant mon Atrée, & je n'étois occupé que de ma belle maîtresse : voilà mon modele ; je ne juge de votre Roman que d'après votre rapport. C'est vous qui m'avez dit que votre Cyrus, encore enfant, étoit plein de bon sens, de droiture, qu'il avoit une conduite sage, tenoit des discours où regnoit la plus saine morale ; enfin qu'il avoit à douze ans plus d'esprit, que plusieurs grands hommes n'en ont à cinquante.

XEN... Et quelle conséquence tirez vous de-là ? Parce que le caractère de mon Héros est parfait en tout genre, vous en concluez que l'histoire de sa vie est mal faite ?

LE M... Oui sans doute. Où avez-vous trouvé la moindre vraisemblance à tout ce que

vous lui faites dire ou faire ? Il faut qu'un Roman ressemble à l'histoire, ou du moins que la différence ne soit presque pas sensible.

XEN... Je crois pour moi qu'un Roman doit viser à l'utilité, & que le mien donnoit pour l'éducation des Princes, les meilleurs documens du monde. Un Roman est une fable, & quelle que soit la fable, elle est toujours bonne quand la morale en coule naturellement.

LE M... N'allons pas plus loin ; autre défaut dans votre Roman. Cyrus y est d'une gravité singulière, tout ce qu'il dit respire la philosophie ; rien n'y déride le front du lecteur.

XEN... Ce ton est celui qui convient à quelqu'un qui enseigne la vertu.

LE M... Je ne m'étonne plus

si tant de gens ne l'aiment pas : ce n'est pas leur faute , mais bien celle des Docteurs qui se proposent d'en inspirer le goût. Quelle apparence qu'on aime une chose dont l'aspect est rude & sévère. Avez-vous jamais vû beaucoup d'hommes carresser des Tigres ou des Lions ?

X E N. . Quelle odieuse comparaison !

L E M. . . Elle ne touche point à la vertu ; elle ne critique que son masque , ôtez-lui cet hideux appareil qui la déguise , elle plaira infailliblement.

X E N. . . La vertu dépouillée n'auroit rien de trop attrayant. La nudité ne fixe pas sur elle les regards de gens délicats.

L E M. . . Voilons-là donc ; mais que ce soit d'une gaze légère , qui ne cache ses appas qu'autant qu'il le faut pour ex-

citer notre curiosité ; que ce voile soit ingénieusement travaillé , arrangé par les graces & détaché par les amours ; qu'il flotte négligemment sur cette Divinité , & que tous ceux qui la voyent admirent d'abord sa parure , pour parvenir à l'aimer elle-même.

XEN... Je vous entends ; vous voulez qu'un Roman soit une intrigue amoureuse , où l'art prête des couleurs aux vices , où les passions se déguisent en vertus ; où le Lecteur enfin , dupe de l'Auteur , avale à longs traits le poison de la débauche & du désordre.

LE M... Un tel Roman est un livre exécrationnel. Non , Xenophon , vous donnez dans l'extrême. L'amour , cette passion si dangereuse , ne l'est pas tant qu'on se l'imagine. Il décore la

vertu, la rend picquante, & lui donne les moyens de faire éclater ses appas en détail, sans que sa pudeur en souffre. Une chaste Divinité s'offense des attaques pétulantes d'un amant brutal; mais un tendre époux qui la sollicite de céder à ses empressements, obtient volontiers la possession de ses charmes: enfin la vertu présentée avec l'amour délicat est aimable, on s'en approche; on la fuit au contraire quand elle n'a que la sévérité pour compagne.

XEN... Ces maximes sont assez de mon goût. Si vos Romans sont tous faits d'après cette peinture, les François doivent être bien aimables & bien vertueux.

LE M.. Ils sont aimables, il est vrai, mais tous ne sont pas vertueux; c'est qu'il y a loin de la théorie à la pratique.

DIALOGUE XVIII.*Luther & Mahomet.***M A H O M E T.**

N'EN doutez point, Luther ; ce n'est pas l'étendue de mes conquêtes ni la force des armes qui ont si généralement répandu le nouveau système que j'annonçois. Plusieurs habiles gens en donnant mon histoire, m'ont fait paroître sous différentes vûes. Ceux-ci, comme un lâche affronteur, ceux-là comme un politique consommé ; d'autres simplement comme ambitieux : aucun n'a touché la véritable cause du changement inopiné, dont j'ai été l'instrument.

Luther

LUTHER. Je ne la comprends pas non plus , ou plutôt je crois qu'en vous accordant les qualités que vos divers Historiens vous donnent , on vous peindroit tel que vous étiez.

MAH.. Il est vrai que la politique que j'ai mise en usage ne tendoit qu'à tromper les hommes , & étoit la suite d'une ambition démesurée : mais avec tout cela je n'ai fait que profiter de la disposition favorable où j'ai trouvé tous les esprits. Le goût de la nouveauté est si général , & a tant d'empire sur nous!

LUTH.. J'en conviens. Il est des nouveautés pour lesquelles on ne rougit pas d'avoir du goût: mais les vôtres étoient si extravagantes , si absurdes , qu'en vérité je ne croirai jamais que ce goût ait tout fait en votre fa-

veur. Est-il possible que des gens imbus d'une morale sage, facile à pratiquer l'aillent abandonner pour se repaître de chimeres semblables à celles dont vous avez rempli votre Alcoran ?

MAH.. Seroit-il probable aussi que j'eusse pû jamais ramasser une armée assez nombreuse pour subjuguier des gens peu disposés à me reconnoître pour leur maître, si ce goût n'avoit pas été le premier conquérant ? Qu'importe de quelle espèce soient les nouveautés, il suffit qu'il y en ait pour attirer la curiosité du plus grand nombre.

LUTH.. Oui, de la populace. Elle est faite pour être toujours dupe.

MAH.. Et c'est ce qu'il me falloit. A peine eus-je débité des choses incompréhensibles, que cette populace m'admira,

parce qu'elle ne m'entendoit pas. Je flattai son avidité en lui promettant de grands biens , & ce ne fut qu'alors que j'employai ma politique , que l'ambition même s'empara de mon ame. Car avant je n'avois d'autre but que de me faire remarquer & de me rendre singulier. Vous voyez combien je suis redevable à cette populace que vous méprisez tant , & à son ardeur pour admirer tout ce qui lui paroît nouveau. Les pièges subtiles ne sont point faits pour elle. On aura beau traiter mon systême de fable la plus grossiere qui ait paru , il étoit absolument ce qu'il devoit être pour faire son effet ; & la preuve , c'est que j'ai réussi.

LUTH. A la bonne heure. La durée des choses nouvelles se mesure sur leur solidité ; vous

convenez de la futilité de votre système , & cependant je le vois conservé par le peuple , maintenu par des Puissances , adopté généralement; vous conviendrez que l'empire de la nouveauté ne s'étend pas aussi loin.

MAH.. Si fait , quand celui qui en profite sçait mettre en usage tout ce qu'il faut pour l'établir solidement.

LUTH.. C'est alors la politique qui agit.

MAH.- Oui , mais elle n'agit qu'en second , & l'honneur de la durée restera toujours à la première cause. Vous sentez de reste que le peuple est le dernier à se défabuser. Les gens d'esprit & les Grands entraînés par l'exemple me sont demeurés attachés par crainte ou par ambition. Ainsi , sans le goût de ce peuple , je n'aurois eu ni les uns ni les autres.

LUTH.. Au moins ne pouvez-vous pas assurer que ce goût soit le principe général de toutes les révolutions : celle que je causai dans ma patrie ne commença pas par ce peuple facile à tromper. Des Princes furent les premiers à appuyer ma doctrine & à la faire valoir.

MAH.. Instruisez - moi, de grace, de l'espece de réforme que vous introduisiez dans leurs Etats ?

LUTH... Indigné du refus qu'un Pape m'avoit fait d'un petit Bénéfice, je résolus de les abolir tous. Je fis connoître l'abus & l'inutilité d'une infinité de pratiques ridicules que la saine Religion desaprouve. Je contestai aux Ecclésiastiques le droit de posséder des fonds. Je fournis aux Princes les moyens d'augmenter leurs revenus, de

soulager leurs peuples ; & de se rendre indépendans d'une puissance impérieuse , qui , après avoir été la plus humble , étoit parvenue , à force de détours , à se rendre formidable , même aux Têtes couronnées.

MAH.. Eh ! ne voilà-t-il pas notre nouveauté qui fait son effet ? Il est vrai que des intérêts de différente espèce ont engagé vos Princes à autoriser ce système ; mais enfin , plus ambitieux que moi dans votre commencement , vous n'avez pû mettre la politique de votre parti , que parce que ce parti étoit nouveau. Croyez-moi , tout ignorant qu'on m'ait supposé , je connois assez le train de la vie pour vous assurer que les Sciences , les Arts , aussi bien que les grands événemens , tout en un mot , ne doit sa célébrité ou son

DIALOGUE XIX.

Lucrece & une Reine de Gallogrece.

LUCRECE.

OUI, je suis cette fameuse Romaine qui aimai mieux me tuer que de survivre à mon deshonneur. Ma réputation est encore bien établie sur la terre ; j'y ai beaucoup d'amirateurs , mais point d'imitatrices.

LA REINE.. Je le crois bien. Quand j'aurois sçu votre action, je ne l'eusse pas non plus imitée, je vous assure. Quoi ! se tuer pour punir un audacieux à qui la force & un certain penchant

F iv

naturel de notre part donnent tant d'avantages ! Ma foi , c'est mal l'entendre , & j'avois sur la chasteté une façon de penser où j'ai mieux trouvé mon compte. J'ai survêcu à mon Centurion , je m'en suis tirée avec tout l'honneur possible , & entre nous soit dit , le desespoir causa votre mort , mais ce fut avec courage & de sang froid que je fis tuer l'insolent qui m'outragea.

LUC.. Et comptez-vous pour rien la révolution que causa , à ce que l'on m'a dit , ma mort dans Rome ? Mes parens fâchés de cet outrage , en vangerent l'affront dans le sang de toute la famille de l'audacieux qui m'avoit insultée , & Rome fut libre par ma mort.

LA R.. Voilà bien du sang de répandu pour un petit malheur.

LUC... Vous n'êtes pas fort

délicate, à ce qu'il me semble, sur l'article de l'honneur, & si de pareils accidens vous paroissent de peu d'importance, je suis surprise que vous ayiez pris la peine de faire tuer l'auteur de votre petit échec. C'étoit trop d'inhumanité.

LA R.. Ah! distinguons bien, s'il vous plait; l'échec étoit de petite conséquence pour moi, qui n'y apportois aucun consentement, & qui m'y trouvois contrainte par la force comme vous; mais le Centurion manquoit à ma dignité & au droit des gens, & comme il se trouvoit seul coupable, c'étoit lui seul aussi que je devois punir. Je ne me suis pas avisée d'aller chercher ses parens pour les massacrer, à l'occasion d'un crime qu'ils ignoroient, ni de me tuer pour une faute dont je n'étois pas coupable. F v

LUC.. Et votre époux vous estima tout autant après votre action ?

LA R.. Non-seulement lui, mais toute la terre. Je fus très-applaudie.

LUC.. Je ne m'y connois plus. On me loue pour m'être tuée ; on vous estime pour ne l'avoir point fait. Voilà un contraste qui me paroît bizarre , & les jugemens des hommes ne sont guères conséquens.

LA R... Ne voyez-vous pas que dans leurs jugemens les hommes font moins d'attention à l'action qu'à la maniere dont elle est faite. C'est une petite pierre entourée de brillans. Si vous vous étiez tuée sans en avertir personne , on n'eût riendit ; mais vous l'avez fait avec éclat, & chacun vous a louée , parce qu'on a sçû votre motif. Si mon

Centurion eût été tué *incognito*, mon époux même n'en eût pas eu plus d'amour pour moi; mais mes parens l'immolèrent par mon ordre, & je me présentai au Roi la vengeance de mon affront en main. Son amour s'en est accru, & le reste du monde s'est souvenu de moi. Ainsi vont les choses là-haut. Les actions héroïques cessent de l'être quand elles se passent sans appareil. La vertu même n'est admirée que quand elle est sur un théâtre ajustée & parée pour la scène. Dans son deshabilité, on la confond avec bien des vices, & entre nous il y a telle vertu qui en approche de bien près.



DIALOGUE XX.*Zoïle & l'Abbé Desfontaines***DESFONTAINES.**

OUI, me voici bien en sûreté, graces à la mort, qui me met à couvert des invectives un peu trop fortes de MM. les Auteurs. Ces gens sont quelquefois d'une humeur bien difficile. Ils se fâchent parce qu'on releve leurs sottises, & s'en vengent d'une façon qui m'a souvent mis près du gîte où me voici enfin arrivé.

ZOÏLE... Croyez-vous qu'ils ayent si grand tort ? On n'aime pas à faire des fautes ; mais quand on en a fait, on n'est pas

bien aise que d'autres les relevent.

DESF. . Mais il n'y a pas d'équité ; à moins qu'ils ne croient ne donner leurs Ouvrages à lire qu'à des fots. L'homme de bon sens est fait pour appercevoir tout ce qui manque dans les productions de l'esprit.

ZOÏLE. . Oui, mais il se tait durant la vie des Auteurs, pour ne pas mortifier leur amour propre. Je ne suis pas surpris que vous ayez tant couru de risques pendant votre vie. De quoi vous avisez-vous de vous ériger en Juge des travaux de vos semblables ? Il falloit avoir bien de l'orgueil & de la présomption. Un Censeur équitable n'est jamais celui qui fait métier de l'être. Il entre trop de passion dans sa critique. Tel Auteur est son ami, tel autre lui est recommandé ;

celui-ci ne pense pas comme lui.
Un autre appelle de ses censures ; d'autres ne daignent pas y répondre. Que de raisons pour louer ou blâmer un Ouvrage ! Quelle odieuse position d'ailleurs , que d'être craint ou détesté d'une partie des sçavans ? Un petit nombre d'Auteurs subalternes , qui caressent une plume qu'ils n'oseroient braver , enyvrent le Critique de louanges , flatent son orgueil , en le logeant au faite du Parnasse , où il se croit déjà placé d'avance , applaudissent aux fades ironies , aux invectives grossières , aux mauvaises plaisanteries , dont il saupoudre ses écrits mordans , & qu'il prend pour des jeux d'esprit , & des aménités pleines de sel. Peut-on être plus malheureux que le sont ces périodiques Auteurs , qui puisent dans les

lotises d'autrui de quoi en faire de plus grossières ?

DEF. . Fort bien, Zoïle, continuez. Le critique d'Homere a bonne grace de faire la leçon à ses semblables. Je conviens qu'après avoir dit du mal d'un homme respecté, & tourné en ridicule ses œuvres divines, il vous est très-permis de croire que les Critiques sont, ainsi que vous, des hommes vains, ignorans & passionnés.

ZOÏLE. . . Je voudrois que ceux qui vous ont précédé, & qui vous imitent, me ressemblassent. Homere étoit mort; les peuples aveugles sur ses vers les admiroient avec cet enthousiasme qui est propre à l'ignorance. Je voyois parmi tant de beautés, une infinité de défauts qu'il ne m'étoit pas possible de prendre pour des perfections.

Je les ai blâmés : il est vrai que j'ai mal pris mon tems ; mais on n'avoit qu'à être moins prévenu , en accordant à ce Poëte tout l'honneur-qu'il mérite , on auroit aussi vû comme moi , tout ce qui gêne son Poëme. Point d'aigreur , point de personnalités ; l'amour du vrai, du beau ; voilà mes motifs. Si Homere eût encore vécu , c'eût été pour moi une raison de me taire.

DESE... Quel fruit avez-vous retiré de cette droiture dans vos jugemens ? On vous a puni plus sévèrement que moi. Je n'avois que les Auteurs & les honêtes gens contre moi , qui m'ont , il est vrai , largement payé mes sarcasmes ; mais vous on vous a chassé de votre Ville. Vous avez été odieux à tout votre peuple ; Homere encore

vivant ne vous eût pas traité si mal.

ZOÏLE... Quelles que soient les raisons qui engagent un homme à critiquer , dans quelque tems qu'il s'y prenne, ce métier me paroît dangereux , & pour lui & pour les autres ; ce qui m'est arrivé , & ce que vous me racontez en font des preuves.

DES F... Vous avez beau dire ; malgré le danger attaché à cette profession , il se trouvera toujours des téméraires , qui s'exposeront à l'exercer.



DIALOGUE XXI.

Boileau & Madame Cornuel.

MDE CORNUELLE.

VOUS quittez Quinault !
Seriez-vous devenus amis,
& la rime seroit-elle d'accord
avec la raison , pour que vous
l'estimiez au point de converser
aussi familièrement avec lui ?

BOILEAU. . . Les inimitiés
cessent , quand on est Citoyen
du Tenare. Il y a quelques jours
que vous m'eussiez vû embras-
ser Chapelain de la meilleure
grace ! Chapelain ! dont le nom
seul faisoit une Satyre.

Mde. COR. . . Tous nos dé-
fauts s'évanouissent ici ; vous

cessez d'être fatyrique : j'en conclus que ce caractere est un vice, & je puis vous prouver qu'il est détestable.

BOIL. . Eh ! pourquoi mortifier un Auteur à ce point ? Encore si je vous avois quelquefois fatyrifiée.

Mde. COR. J'en rends graces à mon peu de réputation. Si j'en avois eu, ç'auroit été pour vous un titre pour me déchirer.

BOIL. . . Vous me connoissez mal. Les Dames vertueuses ont toujours mérité mon respect. Vous jugez de moi sur de mauvais rapports.

Mde. COR. . . Sur le rapport de vos Ouvrages. Vous étiez, dit-on, le Correcteur de la Satyre ; vous avez purgé cette sorte d'Ecrits de ce qu'on y mêloit de trop licentieux pour les mœurs ; mais en faisant cette

réforme , ne vous ménagiez-vous pas un plus grand nombre de lecteurs , & de bonne foi, pensiez-vous à la décence ?

BOIL... Eh ! mais il en pourroit bien être quelque chose.

Mde. COR... Vos Satyres furent des blessures mortelles, dont les blessés n'ont jamais pu guérir. Le fiel distilloit sous votre plume, & vous critiquiez, soit dit sans vous offenser, un peu à tort & à travers. Quinault, par exemple, que vous entreteniez il n'y a qu'un instant, étoit meilleur Poëte lyrique, que vous n'étiez satyrique. Vous lui avez fait perdre une partie de ses admirateurs pour un tems, par les traits sanglans que vous lui lanciez. Est-ce là être équitable ? Nos neveux lui ont rendu justice, & votre mérite est un peu en discrédit auprès d'eux.

BOIL... Je sçais tout cela, Madame ; mais sur terre nous avons, nous autres Poètes, des intérêts particuliers qui nous empêchent de dire du bien les uns des autres ; & d'ailleurs je n'étois pas fatyrique pour louer.

Mde. COR... Il eût mieux valu ne point faire de Livres.

BOIL... Cela vous est bien aisé à dire. Quoi ! j'aurai fait des vers sur plusieurs mauvais Auteurs, ils auront plû à mes amis, & je les laisserai vieillir dans mon Cabinet ? Est-ce que l'on exige cela d'un Poète ?

Mde. COR... Est-ce qu'on ne pouvoit pas du moins exiger de Boileau qu'il fût équitable, qu'il n'apostrophât pas des gens dont le nom paroïssoit & disparoïssoit dans ses différentes éditions, suivant qu'il étoit bien

ou mal avec eux ? Si ce qu'il disoit eût été dit de maniere à corriger ces Auteurs ; si ses invectives n'avoient pas attaqué la plus aimable portion du genre humain , & réduit la vertu à n'être le lot que de trois Dames qu'il craint de nommer ; si ses larcins n'eussent pas été si évidens ; si Juvenal , Horace , Perse, & tous les Satyriques anciens n'avoient pas fourni les sujets principaux de ses ouvrages , les plus belles pensées , les traits les plus délicats , Boileau , avec toutes ces suppositions , n'eût pas été plus satyrique que moi. Boileau , aimé durant sa vie par tous les honnêtes gens , n'auroit pas eu la peine en ce séjour de regagner l'amitié du Duc de Montauzier , & de tous ceux qu'il a déchirés.

BOIL.. Je ne vois pas que

vous m'épargniez trop vous-même. Que vous ai-je fait ? Ménagez ma douleur. Vous sçavez que j'ai assez long-tems gémi dans la solitude , où me laissoient tous les habitans des Champs Elisées. Aimable Cornuel , vous n'aviez pas tant d'inhumanité autrefois ; vous étiez pour le moins aussi mordante que moi. Seulement vous affaisonniez avec un art particulier à votre sexe , les traits que vous lanciez. On adoroit la main qui faisoit la blessure.

Mde CORN.. Et on se corrigeoit. Voilà le meilleur but que puisse avoir la satyre. Quand vous satyrifiez , on faisoit attention à la plaie , & non pas au remede que vous vouliez faire entrer par-là : quand je critiquois , mon avis pénétoit , & faisoit son effet ; il s'insinuoit

par une piqure si légère, qu'on l'apperçoit à peine. J'étois mordante, si vous voulez, mais je n'étois pas caustique.

BOIL... Eh ! Madame Cornuel, avec vos conversions que vous avez faites, j'aurois voulu vous voir faire de Cottin un Poëte, ou simplement le résoudre à ne plus faire de vers. Si je n'ai corrigé personne, c'est que les travers que j'attaquois sont incorrigibles.

Mde COR.. Vous le sçaviez bien, pourquoi vous être épuisé à vouloir les corriger ? La mesure de notre tems est assez courte pour ne l'employer qu'à des choses utiles ; les rendre agréables ; c'est le comble de la joie pour l'homme qui pense.

DIALOGUE

DIALOGUE XXII.

Xerxès & Cercidas l'Arcadien.

C E R C I D A S.

C'EST avec une grande satisfaction , Xerxès , que j'ai le bonheur de vous rencontrer ici.

XERXÈS. Eh ! d'où vous vient cette satisfaction ? Suis-je une ombre plus importante qu'une autre ? Trouvez-vous chez moi rien qui vous annonce ce grand Roi de toute l'Asie ? Encore si j'étois escorté de toute cette belle jeunesse , à la vûe de laquelle je m'attendis autrefois , parce que je prévoyois bien que la mort l'auroit moissonnée ayant un siècle.

G

CERCID... Quoi ! vous fûtes chagrin de cela ? Vous aviez donc de l'humeur ?

XER... Point du tout. J'avois tout au monde ce qui peut contenter, & jamais Roi de l'Asie ne fut plus fortuné que moi.

CERC... Et voilà justement ce qui causoit votre malheur. Avouez-le de bonne foi ; ce n'étoit pas cette jeune armée que vous regrettiez , c'étoit votre sort qui vous affligeoit. Cette garde nombreuse, ces Edifices superbes ; ces immenses trésors, cet Empire absolu, auxquels il vous faudroit renoncer ; pouviez-vous envisager ce triste avenir sans verser des larmes ? La jeunesse qui vous environnoit ne servoit qu'à cacher le vrai sujet de votre désespoir.

XERX... Il est vrai que je sentoie bien qu'il me faudroit

quitter mon Sceptre & mes trésors ; mais la tendresse pour mes Sujets.....

CERCID.... Point de détours. Vous seriez le premier Prince qui eût quitté la vie sans regret. Votre tendresse étoit sincere ; mais votre perte future vous attendrissoit encore plus.

XERX... Au reste , avois-je si grand tort , & croyez-vous qu'on n'ait pas droit de regretter la vie quand on en jouit si pleinement ?

CERCID.. Je crois qu'on se connoît mal en bonheur , quand on le fait confister dans une vie exempte de traverses , car ce fut ce bonheur-là même qui vous présenta la mort sous une face affligeante. Vous n'avez pas pu parer ce coup fatal : vous êtes mort dans les plus cuisans chagrins , & moi je suis mort

par curiosité ; vous êtes encore actuellement fâché d'être ici , au lieu que je me trouve très-fatisfait d'y être. . .

XERX. . . Voilà une ombre bien singulière ! Vous êtes apparemment de quelque nation sauvage à qui la vie est insupportable à cause de ses misères.

CERCID. . . Non vraiment. Je suis d'Arcadie. J'avois un bien honnête ; j'étois studieux , sans être misantrope , & il y a peu de mes concitoyens aussi sociables que je l'étois.

XERX. . . N'y eût-il que la perte de vos amis , vous les deviez regretter.

CERCID. . . Non. Beaucoup m'avoient précédé ; ceux qui me survivoient n'ont pas tardé à me rejoindre , ainsi je n'ai rien perdu , au contraire j'ai beaucoup gagné.

XERX... L'avantage me paroît bien mince.

CERCID... Pas tant que vous le croyez; sans compter celui de voir le fier Dominateur de la mer, j'ai eu le bonheur de converser ici avec Homere, avec Platon, Hécatée, Orphée & bien d'autres que je n'avois jamais vûs sur terre. Ma mort m'a mis en relation avec tous les Sages qui m'ont précédé, & avec ceux qui me suivent. Voyez jusqu'où s'étendent mes correspondances à présent.

XERX... Je commence à croire que vous avez eu raison; & que je me ferois épargné bien de la douleur si j'avois pris votre parti.

CERCID... Sans doute. On se fait de la mort une image triste & fausse, & on la craint. On croit la vie plus heureuse

150 *DIALOGUE*
qu'elle n'est, & on s'y attache.
On ne craint pas de s'endormir,
pourquoi craindre de mourir;
la mort & le sommeil se ressem-
blent, la différence n'est que
pour la durée.

DIALOGUE XXIII.

Flora & Ninon de Lenclos.

N I N O N.

JE suis assez instruite de l'Histoire ancienne, pour ne rien ignorer de ce qui vous regarde. Je sçai, par exemple, que votre goût, ou peut-être votre intérêt vous avoit décidée à n'accorder vos faveurs qu'à ces Sénateurs respectables, qui venoient dans votre maison se débarrasser du poids des affaires,

& se rajeunir autant qu'ils pouvoient. Aussi votre apothéose n'a-t-elle souffert aucune difficulté.

FLORA. Mon apothéose ! dites-vous. Quoi ! ces vieux fous s'aviserent de me diviniser après ma mort ! C'est pousser la galanterie furieusement loin ! A la bonne heure durant ma vie , je m'en accommodois assez ; mais , moi morte , ils ont perdu tout leur étalage. La jeunesse est bien folle , mais un vieillard amoureux l'est bien davantage.

NIN.. Vous voici justement au point où je voulois venir. Les amans d'un certain âge sont extravagans , n'est-ce pas ? Mais leurs discours ne sont-ils pas plus affectueux ? Car les Petits-maitres ont un langage manieré , fait pour eux ; des manières polies , toutes sur le mê-

me ton ; de la vivacité , si vous voulez , mais de l'étourderie plus que vous ne sçauriez imaginer ; des feux qui s'éteignent aussi-tôt qu'ils naissent , & qui vont se rallumer auprès d'un nouvel objet. Ce sont des gens qui brulent ou qui gellent , qui n'outrent une passion que pour rompre avec plus d'éclat , & ne vous adorent que par fanfaronade.

FLO... Voilà précisément les Petits-mâtres de Rome. Je sçavois leur manége aussi-bien qu'eux , & leur air aimable ne m'en a pas imposé. Ceux de votre tems ressemblent-ils au portrait que vous en venez de tracer ?

NIN... Rien de plus ressemblant. J'ai profité de leurs extravagances par intérêt ; mais j'ai sçu jouir sans eux des plaisirs de

l'amour , jusqu'à la dernière
vieillesse , autant par singularité
que par tempérament.

FLO . . . Vous connoissez par
conséquent l'avantage qu'on a
d'être aimée par des vieillards ?

NIN.. J'étois moi-même très-
âgée ; mes adorateurs étoient
mes contemporains , & je crain-
drois de me tromper en jugeant
de vos plaisirs par les miens.

FLO.. Comme je crois qu'il
est un tems où cette espèce de
plaisir nous devient insipide , je
ne serai pas fâchée de sçavoir
quel attrait l'amour a eu pour
vous dans un âge avancé.

NIN.. Nous pouvons nous sa-
tisfaire mutuellement , & pour
moi je vous avouerai que dans
cet âge , où nos sens privés de
cette délicateur qui rend nos
plaisirs exquis , je ne m'avisai
pas de m'attendre à les ressentir

dans toute leur vivacité ; mais le souvenir de ceux de ma jeunesse me formoit une autre sensation , qui , jointe à la satisfaction de me voir adorée , persécutée , vaincue enfin par un amant , fit sur mon ame un effet très-singulier , & qui réveilla mes sens au point de se prêter encore avec force à l'assaut qu'on leur livroit. En un mot , j'eus plus de plaisir que lorsque je m'y abandonnois avec fureur. Comme le nature ne perd aucun de ses droits , la vaine gloire prit la place de l'amour , & les aiguillons de l'une piquent autant que les traits de l'autre.

FLO.. Le trait est singulier. Mes Sénateurs occupés , empressés à me servir , ne m'ont jamais fait part de l'espèce de plaisir qu'ils goûtoient. Pour moi je sçai bien que leurs dis-

DES MORTS. 155
cours passionnés, leurs galanteries vives, leurs petits triomphes m'arusoient infiniment par le contraste que faisoit ce grotesque tableau avec leur sévérité affectée. Un Magistrat en belle humeur est en effet un plaisant spectacle.

NIN.. Et le cœur ?

FLOR... Oh ! il ne perdoit aucun de ses droits. L'intérêt dirigeoit souvent son choix ; mais il étoit clairvoyant, & le plus riche Sénateur n'étoit pas toujours le plus satisfait. On a beau dire que dans notre état est toujours bien venu qui paye, il y a deux sortes de monnoies courantes, & celle frappée au coin du Prince, n'a pas toujours la préférence.

NIN.. Bon pour cela. Je vois maintenant qu'une jeune personne aimée par des vieillards,

G vj

fatisfait plus son intérêt que son tempérament.

FLO.. Oui. Et les vieilles filles satisfont leur ambition & leur cœur.

NIN.. Croyez-vous que ces dernières ne sont pas les plus intelligentes en amour ?

FLO.. Trop polie pour vous rappeler les disgrâces de votre âge , qui empoisonnerent certainement vos plaisirs , je me contenterai de vous répondre que l'amour , parmi nous autres , a deux sources ; l'une est la nécessité , l'autre le tempérament. Suivant l'espèce de source où l'on a puisé , on a des inclinations différentes , & ce problème de galanterie aura ses partisans & ses adversaires tant que nos deux sources fourniront des feux différens.

DIALOGUE XXIV.

*Philippe, Roi d'Espagne,
& le Czar Pierre.*

PHILIPPE.

VOUS avez pû faire mourir publiquement votre fils unique, l'appui de votre Trône, celui qui seul pouvoit conduire & perfectionner vos vastes projets!

PIERRE. Oui.

PHIL... Cette réponse est bien dure. Vos entrailles ne se sont point émues en voyant répandre votre propre sang?

PIER... Non.

PHIL.. Etiez-vous fait pour aimer quelqu'un, si votre fils mourant n'a pû vous attendrir?

PIER... Oh ! vous commencez à me faire perdre patience. Le meurtrier de Dom Carlos s'oublie assez pour me reprocher un crime qu'il n'a pas rougi de commettre.

PHIL... Vous me faites frémir. Quel coup de poignard me portez-vous ? Je le fis mourir , il est vrai , ou plutôt je sacrifiai mon fils à ma jalousie. Les regrets les plus amers ont été la juste punition de mon attentat ; le chagrin a rongé le reste de mes jours. Il m'a plongé dans le Tartare , où la vûe de mon fils a renouvelé ma douleur , au point que j'abhorre autant le séjour ténébreux qui me recèle , comme je le souhaitois durant ma vie. Mais vous , barbare Moscovite , quel regret marquez-vous de votre cruauté ?

PIER... Cruauté ! dites-vous.

Laiſſons les injures. Jugez en Héros de mon action. Sentez de quelle importance elle étoit. Des gens groſſiers , accoutumés à la révolte , peu faits aux nouveautés , oſoient trouver mauvais que je leur appriſſe à penſer. Mon fils auſſi rebele qu'eux , autorife leur audace , & ſe déclare Chef des mutins. Jen'avois que deux moyens ; il falloit punir ou pardonner. Le ſang me conſeilloit celui-ci ; le Sceptre m'ordonnoit le premier. Mépriſé de mes Sujets , ſi j'euffe été plus doux , ils ont craint un Maître qui ſçavoit punir : l'amour envers leur Roi leur étoit inconnu ; les chaînes leur valoient mieux que la liberté , les châtimens étoient néceſſaires , l'indulgence dangereuſe.

PHIL... Si j'avois le courage de faire mon apologie , la

politique me fourniroit des excuses spécieuses qui vaudroient bien vos prétextes.

PIER... Puisque vous le prenez sur ce ton , sçachez que la cruauté n'est pas toujours l'action sanguinaire elle-même , mais le motif qui la détermine ; après quoi , voyez qui de nous deux étoit le plus cruel.

PHIL... Vous , Bourreau ! qui , non content d'avoir rougi vos mains du sang de votre fils , n'en témoignez pas même après la mort aucun repentir.

PIER... Eh ! pourquoi me repentirois-je d'avoir fait sur mon cœur un effort généreux pour pacifier mes Etats ? Mes regrets eussent été bien plus fondés , si mon fils vivant eût replongé mes Sujets dans leur ancienne barbarie : ma sécurité fait mon apologie , votre dou-

leur prouve la noirceur de votre crime

PHIL... Insensible absolument à tous les mouvemens du cœur , vos efforts n'ont pas été bien violens , & vous ne pouvez regretter un bien qui n'en étoit pas un pour vous.

PIER... Si un fils est un bien si précieux , pourquoi donc avoir sacrifié le vôtre ?

PHIL.. L'humanité est le jouet des passions. L'amour jaloux & l'ambition mortifiée en sont deux bien violentes. Elles m'ont perdu , & leur fureur assouvie m'a fait voir mon crime lorsqu'il n'étoit plus réparable.

PIER.. Cessez de m'insulter je vous l'ai déjà fait sentir. Le motif de l'action en détermine la nature : c'est un rouage indifférent par lui-même , & qui peut être appliqué successivement au

DIALOGUE XXV.

Cesar & Ciceron.

CESAR.

QUE me sert d'avoir conquis de vastes Provinces, d'avoir disputé à Pompée l'honneur de regner sur Rome, d'avoir enfin satisfait ce vaste projet, pour échouer contre une conjuration qui me prive en même tems du fruit de mes travaux & de la vie ?

CICERON... Vous connoissez donc maintenant que le métier de conquérant est un bien méchant métier, & que l'on sacrifie à une très-légere jouissance un repos & des jours que tout

autre plan de vie eût rendu plus durables.

CES.. Quelle différence j'aperçois entre votre vie & la mienne, quand je les mets en comparaison ! Paisible habitant d'une ville florissante, vos études, qui n'étoient pour vous qu'un divertissement de plus, vous procuroient le rare, le glorieux avantage d'être utile à vos concitoyens, de conserver leurs biens, leurs vies, & d'acquérir une réputation toujours au-dessous de celle que mérite la parfaite éloquence. Que j'ai bien des fois regretté de n'avoir pas à votre exemple cultivé ce talent, & mis à profit les heureuses dispositions que j'avois reçues de la nature pour y réussir.

CIC.. Si je me sentoiss un peu plus courageux, je regretterois

presque de n'avoir pas pris le parti des armes.

CES.. Vous plaifantez apparemment.

CIC... Point du tout. Comme Philosophe , je fens toute l'étendue des devoirs de l'honnête homme , & je vois que ma qualité d'Orateur m'a souvent obligé à les enfreindre.

CES... Est-il un plus beau devoir que celui de soulager les infortunés ?

CIC.. Non , assurément. Cependant l'espece de secours qu'ils attendent d'un Orateur qui entreprend leur défense , exige qu'on aille au-delà de ce devoir. Tous les malheureux ne sont pas injustement persécutés.

CES.. C'est encore un avantage de plus pour l'Orateur. Saisir habilement dans mille raisons qui décident pour la con-

damnation, la seule qui, à l'aide d'une interprétation, devient favorable à l'accusé, & lui fait mériter la grace, c'est un talent supérieur qui mérita toujours notre admiration.

CIC. . . Qu'on l'admire, j'y consens ; mais peut-on estimer un homme qui employe tout ce qu'il a de sagacité dans l'esprit, tout ce que l'éloquence peut produire de pathétique, pour faire commettre une injustice aux Juges devant qui il plaide ? Dupes de son art, ils n'apperçoivent plus la vérité ; la raison perd les droits, & tout l'avantage demeure à celui qui, coupable au fond, a sçu le mieux présenter à ses Juges tout ce qui devoit les aveugler sur sa faute.

CES. . . Que Cicéron prenne si vivement les armes contre l'éloquence, c'est une démonf-

tration du pouvoir de cet art. Les Juges étonnés des beautés du discours n'en font pas moins touchés de la vérité.

CIC.. Vous y avez cependant été le premier trompé dans ce beau plaidoyer que je fis pour Ligarius devant vous. Sa mort étoit décidée , vous ne m'écoutez que par complaisance , & cependant , tout coupable qu'étoit Ligarius , vous ne pûtes vous défendre de mes instances. Je dûs sa grace à l'art trompeur que j'employai pour vous plaire , à l'éloge artificieux que j'eus soin de vous faire dans le cours du plaidoyer , enfin à mes ruses que je déguisai par de belles paroles.

CES.. Vous dites vrai , je n'y pûs résister. Les pièges que l'on tend à l'homme sont d'autant plus à craindre que celui qui les

DES MORTS. 167
dressé est plus subtil , & per-
sonne ne peut mieux prouver
que Cicéron , combien l'élo-
quence est séduisante.

DIALOGUE XXVI.

Aristote & Lewenhoeck.

A R I S T O T E .

QUOI ! la femelle ne con-
tribue en rien à la créa-
tion de l'espece , & le mâle a lui
seul la faculté de procréer ?

LEWENHOECK. Rien de
plus vrai ; les observations les
plus certaines l'ont confirmé ,
& il suffit d'avoir de bons yeux
pour s'en convaincre.

A R I S T . . . Vous me surpre-
nez. Ma vûe étoit cependant
faite aux observations , & j'a-

vois constamment vû que la femelle avoit , ainsi que l'autre sexe , une liqueur si ressemblante à celle de celui-ci , qu'il falloit nécessairement qu'elle coopérât.

LEWEN... Si avec vos yeux vous eussiez eu comme moi d'excellens microscopes , la différence vous eût été sensible.

ARIST... De quel instrument me parlez-vous-là ?

LEWEN... Ce sont des verres qui grossissent si fort les objets , que leur moindre partie est sensible , & j'ai distingué le premier , à l'aide de ces instrumens , des animaux vivans dans la liqueur féminale , & celle du mâle est la seule qui en ait fait voir. Vous autres anciens , vous n'étiez que des aveugles auprès de nous ; aussi , comme on se moque de votre physique ! Comme vos systèmes sont combattus !

Vous

Vous avez bien perdu de votre crédit sur terre, grand Aristote !

ARIST... Vous êtes bien enthousiasmé de votre découverte. Vous avez abbattu mon systême, & vous croyez avoir remporté une grande victoire ; mais je crains fort que vos verres n'aient pas été si parfaits que vous le pensez, & pour peu qu'ils ayent eu de défaut, vos observations s'en sentiront.

LEWEN... Oh ! la Géométrie a trouvé l'art de rendre les microscopes si parfaits, qu'on est sûr de leurs effets ; & puis les observations souvent répétées avec différens instrumens se trouvant conformes, comment douter de leur réalité ? Aristote, vous vous raccrochez où vous pouvez, auriez-vous encore quelque tendresse paternelle pour votre systême ?

H

ARIST.... Je crains que dans peu je n'aye les meilleurs pour moi. L'enthousiasme de votre découverte vous tient encore, & vous la regardez à travers vos microscopes. Ecoutez ce que m'apprit il y a quelques jours un jeune Physicien *, descendu depuis peu dans notre séjour. Un de ses citoyens a remarqué vos observations; il en a fait de nouvelles, & toutes démontrent & appuient mon système. Je lui ai obligation d'avoir repris mes idées. Vous ne dites mot; l'affront est mortifiant, mais consolez-vous, sans votre découverte il n'auroit pas entrepris ma défense.

LEWEN.... Je suis pourtant bien sûr de mes animalcules.

ARIST.... Et lui encore plus sûr de ses molécules organiques. Il les a trouvés dans l'un & dans

* M. de Buffon.

l'autre sexe, dans les différentes parties d'animaux, dans les plantes, enfin dans tout ce qui a vie. Comment aussi concevoir que l'appareil plus recherché des parties génératives de la femelle, ne servît qu'à recevoir un animal tout créé? En vérité l'idée étoit absurde. Je me serois défié des observations jusqu'à nouvel ordre.

LEWEN... Encore si vous aviez fait mention des raisons qui vous obligeoient à croire ce système, peut-être me serois-je tenu en garde; mais nous tenons pour absurde tout ce qui n'est pas appuyé de l'expérience.

ARIST... Vous avez raison en quelque sorte. Je n'avois ni microscopes ni connoissance anatomique; on n'a fait usage de tout cela que long-tems après moi; mais la plus simple obser-

vation m'autorisoit à conclure comme je le faisois , & vous voyez que je ne me trompois pas. Voilà ce qui arrive des découvertes ; on se hâte de les faire valoir , on enchérit sur leur mérite ; on éclipse les Anciens ; on bâtit un système heureux dont il est beau d'être l'Auteur : & tout bien considéré , les expériences faites avec attention ramènent le nouveau système à l'ancienne croyance qu'elles confirment. Tel est le fruit d'une étude trop précipitée.

LEWEN... Je serois tenté de soupçonner plutôt les microscopes d'être trop parfaits.

ARIST... C'est vous maintenant qui cherchez des subterfuges. Allez , il est beau d'errer comme vous avez fait , & il seroit encore bien plus beau de convenir de ses erreurs quand elles sont démontrées.

DIALOGUE XXVII.

*Louis le Debonnaire &
Cardan.*

C A R D A N.

QUE me voulez-vous, Seigneur ? Un chétif Sçavant peut-il être de quelque utilité à un Roi ; car vous l'êtes, ou je me trompe fort.

LOUIS. Vous ne vous trompez pas, mon ami ; je suis un des Monarques de la France, mais ce n'est pas en cette qualité que je vous viens quérir. Relégué parmi les autres Monarques, leur canton m'est devenu à charge. On n'y parle que de combats, de trahisons, de politique, de traités rompus,

H iij

& autres balivernes. Personne n'y est scavant, personne n'y connoît les astres.

CARD... C'est que ces connoissances là importent peu aux Têtes couronnées. Heureses les Sciences quand les Princes daignent les protéger; mais elles ne doivent pas exiger d'eux qu'ils les connoissent à fond, ou qu'ils s'en occupent.

LOUIS. Oh bien, chacun a son goût. J'ai toujours aimé les connoissances astrologiques, & ceux qui contempent le Ciel. Vous ferez mon compagnon, mon ami. Je ne regrette pas mes camarades, puisque je vous ai rencontré; la mort même ne change pas nos inclinations.

CARD... Je suis confus, Seigneur de tant d'honneur. Par quel hazard me préférez-vous à tant d'autres Astronomes qui ha-

bitent ce séjour ? Depuis moi l'Astronomie s'est bien perfectionnée. Il y a des Maraldi, des Cassini, & bien d'autres Observateurs qui m'ont contredit, & avec justice. Car, tel que vous me voyez, l'Astrologie judiciaire faisoit ma principale occupation.

LOUIS.. Est ce que cette science a tant de noms ? Vous venez de me parler d'Astronomie, ensuite d'Astrologie. Le premier de ces mots me paroît nouveau.

CARD.. Les astres font l'objet de l'une & de l'autre science : mais en voici la différence. L'Astronome étudie la marche des astres pour en calculer les aspects, & prévoir leurs phénomènes. L'Astrologue calcule les aspects, pour en tirer des conjectures sur les événemens de ce globe. L'un, par exem-

Hiv

ple, prédit les Eclipses ; & l'autre hazarde sa prédiction sur la vie de quelqu'un.

LOUIS... Ah ! je sens la différence. Je ne connoissois que l'Astrologie ; j'ai cependant eu quelque'idée des Eclipses. C'étoient des événemens très-fâcheux , car la vûe d'une m'a causé la mort.

CARD.. Bon ! que me dites-vous-là ? Les Eclipses sont des événemens naturels. Un astre lumineux se trouve dans l'ombre d'un astre obscur, ou celui-ci passe sur le disque du premier. Voilà tout. Le phénomène se passe d'astre à astre. Nous n'en aurions aucune connoissance sans l'interception considérable de lumière qu'il nous cause.

LOUIS... Cependant les histoires nous fournissent une infinité d'accidens occasionnés par

D E S M O R T S. 177
de semblables révolutions dans
le Ciel. J'en suis moi-même un
exemple.

CARD.. Vous y êtes. Vous
sçavez tout le fin de l'Astrolo-
gie. Cependant il est arrivé mille
éclipses qui se sont passées très-
paisiblement, & dont aucune
Tête couronnée n'a souffert.

LOUIS... C'est qu'elles n'é-
toient pas sous l'aspect malin de
ces Planetes.

CARD.... Gardez-vous bien
de tenir ces propos vis-à-vis des
Astronomes modernes. On vous
riroit au nez. Cassini vous trai-
teroit comme il m'a traité il n'y
a pas long-tems.

LOUIS.. Comment ! un Sça-
vant d'un siècle peut-il être igno-
rant dans un autre ? & com-
ment, les opinions les mieux
établies dans un tems, de-
viennent-elles des absurdités ,

des petiteſſes dans un autre ?

CARD.. De la même manière que vos Palais admirables ſont à préſent de chétives mazures, nos ſciences anciennes ſont des miſeres. Voilà comme va le monde, tout y change, tout ſ'y embellit aux yeux de ceux qui naiſſent après nous; & ſans la ſatisfaction que nous avons d'être admirés de notre vivant, en vérité le métier de Sçavans feroit un vrai métier de dupe.

LOUIS.. Je vas par curioſité trouver Caſſini. Je lui vanterai l'Astrologie judiciaire, & puis après.....

CARD... Ah ! ſi vous voulez bien le piquer, racontez-lui ma prédiction ſur ma mort. J'en prédis le jour, & elle arriva. Il vous dira lui que je le fis exprès; que je me laiſſai mourir pour vérifier ma prédiction, mais laiſſez-le dire.

LOUIS.. Oh ! laissez-moi faire plutôt. J'ai un bon moyen de lui faire entendre raison. Il faudra qu'il convienne des principes de votre art. Ils sont incontestables. Il ne se débattrra que sur les faits que je lui dispute-
rai, & puis je lui dirai tout net que je ne crois pas à l'Astrologie, & que je n'ai que faire de son Astronomie.

DIALOGUE XXVIII

Les deux Aspasiés.

ASPASIE DE GRECE.

NOUS portons toutes deux le même nom, nous avons fait la conquête de deux grands Monarques, chacune dans notre pays. Nous devons cette

H vj

conquête en partie aux attraits que la nature nous a prodigués, & en partie au manège industriel que nous avons mis en usage. Il est rare que deux personnes se ressemblent si parfaitement.

ASPASIE DE PERSE. Si par manège vous entendez l'air modeste dont je me piquois, à la bonne-heure; j'ai eu du manège, mais je n'ai pas employé d'autre art pour m'attacher le cœur du grand Cyrus.

ASP.. G.. Justement, Pisistrate étoit charmé du même air que j'affectois devant lui, je me contraignois; mais que ne fait-on pas pour devenir l'épouse d'un grand Prince?

ASP. P... Mais j'entrevois là une différence entre nous. Vous vous contraigniez, & moi j'agissois naturellement.

ASP. G.. En ce cas vous n'aviez pas tant de mérite que moi, & ce qui le prouve c'est que vous êtes restée maîtresse du Roi de Perse, & que je suis parvenue à partager la couche du tyran d'Athènes. Vous voyez que la même conduite a produit deux effets différens.

ASP. P... J'aime bien mieux n'avoir pas eu un succès si grand, que d'avoir trompé un cœur magnanime que des vertus seules pouvoient fixer. L'état subalterne où je suis restée m'élevoit au-dessus de celui qu'il n'a pas tenu à mon amant que j'occupasse. Le Trône n'étoit point fait pour une fille de ma condition: si j'y fusse montée, je me serois fait détester généralement des peuples. En le refusant, j'ai mérité l'amour de mon maître, l'estime de sa me-

re, & le respect de leurs sujets.

ASP. G... Pisistrate m'adoroit. Il étoit Souverain, aucun Athénien n'osa murmurer, & j'ai joui tranquillement d'un honneur que je devois à ma coquetterie.

ASP. P... Quoi! vous ne vous êtes pas reproché quelquefois d'entretenir dans son erreur un amant généreux qui avoit tant fait pour vous?

ASP. G.. J'en ai bien eu quelque scrupule, mais vous conviendrez que c'étoit le perdre que de le détromper. Le meilleur étoit de le laisser dans l'ignorance, & d'en jouir comme j'ai fait. On courtisoit le tyran pour avoir occasion de m'entretenir, & j'ai sçu profiter d'une infinité de bonnes occasions, que le danger rendoit souvent plus délicieuses.

ASP. P. Cette conduite marquoit un cœur bien dépravé.

ASP. G. Voulez-vous donc qu'une fille fût une héroïne ?

ASP. P. Un goût naturel pour la volupté vous décida , à ce qu'il me paroît pour la belle profession que vous avez exercée.

ASP. G. Sans doute.

ASP. P. Voici encore un point qui nous différencie. Elevée dans une honnête médiocrité , par les soins d'un pere vertueux , je n'appris de lui que la pratique des vertus. Mon innocence & ma droiture furent tout mon bien. Si le sort des armes m'a faite esclave d'un Roi , cette basse qualité n'a point influé sur mon cœur , je ne fus sa maîtresse , que quand , étonné de mes vertus , le grand Cyrus me fit voir qu'il étoit aussi vertueux

que moi. Pouvois-je employer la dissimulation pour parvenir à un bien que je n'ambitionnois point ?

ASP. G. Mais enfin vous vous êtes rendue. La différence n'est que dans la façon de se rendre.

ASP. P.. Chaste maîtresse de mon Roi , les Seigneurs de la Cour ne peuvent jamais se vanter d'avoir fait ma conquête , & vous étiez en proie au premier venu. Allez , belle Grecque , malgré les soins infinis qu'exige la décence , elle n'est que l'ombre de la chasteté. Celle-ci n'a pas besoin d'artifice.



DIALOGUE XXIX.*Mecene & M. Fouquet.***M E C E N E.**

IL faut convenir que c'est une bien grande joie de voir autour de soi une troupe de gens qui ne tiennent leur félicité que de nos bienfaits.

M. FOUQUET. Sans contredit ; & durant ma vie , je l'éprouvai bien sensiblement , lorsque des gens de tout état formoient une Cour nombreuse , & trouvoient en moi leur protecteur & leur ami. Votre satisfaction n'égala pas la mienne.

M E C . Eh quoi ! est-il rien de plus satisfaisant que d'avoir l'oreille du Prince , d'obtenir de

lui des biens considérables, pour les distribuer à tous les beaux esprits qui m'environnoient, de les voir me rendre un hommage semblable à celui qu'Auguste recevoit. On m'a dressé des autels. Horace, Virgile, & bien d'autres ont rendu mon nom immortel, & il sert encore à désigner quiconque oblige comme je l'ai fait.

M. FOUQ. Ah! si vous aviez percé comme moi au fond de leur ame, que vous auriez découvert dans leurs hommages de flateries, de bassesse & de menfonges!

MEC. Cela m'importoit peu. Je ne m'avifai même pas de creuser si avant. On m'honoroit; je méritois des actions de grâces, & la reconnoissance du plus grand fourbe flate autant le cœur que celle de l'homme le

plus sincere. Si vous avez, comme vous le dites, reconnu ces faussetés, je ne vois pas que cela vous ait dû faire un grand plaisir. Votre curiosité vous coûta cher, & je m'étonne que vous ne vous en repentiez pas.

M. FOUQ... La plupart de ces gens-là ne vantoient votre bienfaisance, que pour s'en attirer quelques marques. Ils n'eussent pas osé vous décrier; vous étiez trop puissant; mais croyez que si quelque revers vous eût plongé dans l'infortune, vos plus grands panégyristes seroient devenus vos délateurs.

MEC... Oh! je vous avoue que j'en aurois été très-piqué, & je ne doute pas que vous ne l'ayiez été vous-même beaucoup.

M. FOUQ... Moi, point du tout. Je n'ai point été fâché

d'apprendre par ma disgrâce ;
jusqu'où va la duplicité des hommes.

MEC.. Ceci devient pour moi
une énigme inconcevable.

M. FOUQ . . Ecoutez. J'étois
auprès de mon Prince en un
crédit aussi grand que vous sous
Auguste. Je vous imitois de tout
mon pouvoir. Il n'étoit si petit
auteur qui ne me dédiât son ou-
vrage , qui ne m'égalât à vous
dans ses louanges , parce que je
récompensois son zele. Une ja-
lousie qui s'éleve dans le minis-
tere me précipite tout à coup de
la source des graces dans la plus
profonde infortune. On m'en-
ferme. Tous mes adulateurs s'é-
vanouissent : il y en eut d'assez
effrontés pour oser m'accuser
eux-mêmes , & m'enfoncer
davantage dans la disgrâce.

MEC.. Eh bien , cela vous fit
plaisir !

M. FOUQ.. Ah ! de grace , un instant. Il eût fallu être bien insensible , pour n'être pas affligé d'un pareil désastre. Mais de cette foule inconnue de vils adulateurs que le vent de mon malheur avoit dispersés , j'en distinguai quatre dont le zele & l'attachement furent inébranlables. Un d'eux s'enferma dans ma prison : le chagrin en fit périr un autre. Une fille plus aimable par son esprit que par les agrémens du corps , employa le crédit que sa réputation lui donnoit à affermir la mienne ; voilà , mon cher Mecene , ce qui me combla de joie. J'oubliai tous ces courtisans de la fortune , & je me crus bien récompensé de ce que parmi tant de graces perdues , mes bienfaits avoient trouvé quelqu'un de reconnoissant. Vous voyez qu'il faut être

190 *DIALOGUE*
malheureux pour connoître tout
son bonheur.

MÉC. Je ne vous envie ce
bonheur-là que jusqu'à un cer-
tain point. Il est vrai que c'est
un avantage de pouvoir distin-
guer les amis d'avec les courti-
sans : mais la fortune n'a pas
voulu me maltraiter assez pour
en faire l'épreuve, & vous con-
cevez que je ne dois pas lui en
vouloir.

M. FOUQ. Je ne sçai trop.
Vous avez été la dupe de tous
ceux qui vous environnoient.
J'ai eu le loisir de les apprécier,
& cet avantage mérite atten-
tion. Mon chagrin a diminué en
proportion de la diminution de
mes amis. Je fusse mort de dé-
plaisir s'il ne m'en eût point res-
té : mais ceux qui me restèrent
m'ont dédommagé, & ma joie,
pour être concentrée, en a été
plus parfaite.

DES MORTS. 191
MEC. Pour rendre l'épreuve
complète, il eût fallu que le
destin vous eût remis en grace.

M. FOUQ... Hélas ! certaine-
ment les ingrats m'eussent loué
de nouveau, & je sens que,
moitié amour-propre, moitié
inclination bienfaisante, je leur
eusse tenu compte de leur re-
tour.

DIALOGUE XXX.

Descartes & Brioché.

BRIOCHÉ.

VOUS avez raison, illustre
Restaurateur de la Philoso-
phie, les nouveautés sont dan-
gereuses pour leur auteur, je le
sais par expérience.

DESCARTES. Êtes-vous donc

auteur de quelque chose de fameux ? Car le danger n'est pas dans la nouveauté , c'est dans son importance. Ce qui fait que j'ai été si malheureux , si contredit , obligé de m'expatrier , c'est que mon nouveau système détruisoit tous les anciens. Dans leurs procédés , mes adversaires vangerent plus leur orgueil que leur raison.

BRI... Je ne sçai si ceux qui m'ont poursuivi avoient quelque vengeance en tête. Ils ne sont pas orgueilleux , leur procédé m'a montré que leur raison n'étoit pas offensée , & à propos de quoi l'auroit-elle été ? Mon invention n'étoit que divertissante ; n'attaquoit ni les anciens , ni les nouveaux Philosophes. Tout ce que je sçai bien , c'est que j'ai couru risque de la vie.

DESC.

DESC... Ah ! vous avez été plus malheureux que moi. De grace , instruisez moi de ce qui vous a si fort exposé.

BRIO... Vous aviez , pour établir le mécanisme des bêtes , composé un automate qui faisoit toutes les fonctions de l'animal.

DESC... Oui. Eh bien ?

BRIO... Eh bien ! Je n'avois pas une pareille démonstration à faire au Public : mais cependant , en suivant de loin les principes de votre mécanisme , je lui fis voir de petites statues vivantes , qui rendoient les différentes attitudes si exactement , que chacun les admiroit.

DESC... Cela devoit être fort amusant ; mais faisoient-elles les principales fonctions ?

BRIO... Non vraiment ; il falloit un génie supérieur pour

194 *DIALOGUE*
exécuter une seconde machine
semblable à vos automates. Les
miennes agissoient, marchaient,
& voilà tout.

DESC... Il ne leur manquoit
que la parole, n'est-ce pas ?

BRIO... Elle ne leur man-
quoit vraiment pas.

DESC... Eh ! mais vos ma-
chines surpassoient donc la
mienne, qui n'imitoit la voix
d'aucun animal ! Vous riez de
ce que je vous dis ?

BRIO... Mais, c'est que je
suis charmé que le grand Des-
cartes donne dans l'admiration
dont toute l'Europe a accueilli
mon nouveau spectacle.

DESC... Je suis d'accord
avec tous les autres hommes
pour estimer le beau.

BRIO... Je vois bien que ma
description vous en impose. Mes
machines n'étoient que de pe-

DES MORTS. 195
tites statues dont les membres étoient souples: elles étoient habillées diversement, & par le moyen de fils imperceptibles auxquels elles étoient attachées, plusieurs hommes cachés les faisoient mouvoir au besoin. Ces mêmes hommes en contrefaisant leurs voix, parloient pour ces machines; & comme de tout cet appareil il n'y avoit que les statues de visibles, on pouvoit croire, jusqu'à ce qu'on sçût le secret, qu'elles se mouvoient & parloient sans secours étranger.

DES C... La jolie imagination! Je ne rougis pas d'en avoir été dupe; mais enfin, comment ce plaisant spectacle a-t-il pû mettre votre vie en risque? Les propos de vos statues étoient-ils trop libres ou trop mordans?

BRIO... Ils étoient l'un &
I ij

l'autre au besoin ; mais ces excès ne m'ont guères valu que des menaces ou des coups. Après avoir promené dans toute l'Europe mes prétendues statues de Prométhée , je les menai en Suisse. On me prit pour un Sorcier, & comme tel, le grave Sénat Helvetique me condamna au feu avec mes statues. J'aurois subi la peine sans l'Ambassadeur François qui étoit alors à Berne.

DESC... Ceci passe le jeu, & me fait souvenir de l'aventure de mon automate. Le Capitaine du Vaisseau qui le transportoit en Angleterre , ouvrit la boîte , & voyant une bête qui remuoit, la fit jetter en mer comme si ç'eût été le diable. Je suis heureux de n'avoir pas accompagné ma machine, je l'eusse peut-être suivie dans l'eau.

BRIO... Vous voyez bien

que l'orgueil & la raison ne font pas les seules causes qui rendent les nouveautés dangereuses.

DESC. . . Oui. L'ignorance & la superstition font deux écueils aussi dangereux. Nous en sommes hors, graces à Minos; nous pouvons en raisonner plus pertinemment & plus à notre aise.

DIALOGUE XXXI.

Aristippe & Laïs.

ARISTIPPE.

SEREZ-VOUS toujours inhumaine, belle Laïs ?

LAÏS. Ah! de grace, laissez-là vos fadeurs. Allez-vous entamer encore le jargon de la galanterie ? Je n'ai plus de mesures à garder ici, je vous le dis fran-

I ij

chement ; je vais retrouver Diogene.

ARIST... Se peut-il que votre délicatesse ne soit pas blessée à l'aspect de ce Cynique audacieux ?

LAÏS. Pourquoi le ferois-je ? Quand vous rassemblez à Athènes un cercle d'adorateurs, dont je sçavois m'amuser, je le trouvois toujours à propos pour me délasser de vos ridicules conversations. Je me flatte qu'il fera encore à mon service dans ce séjour.

ARIST... Que de grossiereté pour une coquette ! Comparer un misérable dont les défauts étoient connus par toute la Grece, & qu'une affectation outrée à les afficher a rendu singulier ; le comparer à la fleur des jeunes gens d'Athènes, à cette troupe choisie qui rendoit vos

plaisirs d'autant plus vifs , qu'ils étoient assaisonnés par des propos élégans & des tours recherchés.

LAÏS. Oh ! l'insupportable jargon ; & vos propos élégans , & vos tours recherchés ne valent pas la présence d'un bon Cynique. Nous aimons à être touchés , & non pas étourdis.

ARIST. . . La mort vous a bien changée. Vous vous donnâtes bien de garde de me parler ainsi quand je m'étudiois à vous entretenir le plus spirituellement que je pouvois.

LAÏS. Tenez , votre esprit vous gâtoit ; l'imagination étoit contente , & c'étoit tout. Je m'en moquois , mais je ne vous le disois pas ; j'y aurois perdu de trop jolies choses , & surtout ces hyperboles plaisantes avec lesquelles vous me peigniez un

amour que je n'appercevois pas que vous eussiez , & tâchiez de m'en inspirer un que je n'étois pas d'humeur à concevoir. Vous vous croyiez pourtant bien amoureux de moi , & moi bien éprise de vous ; il n'en étoit rien.

ARIST... Vous ne me persuaderez pas que je fusse sans amour.

LAÏS. Rien de plus vrai cependant. J'étois une belle conquête. Il eût été honteux à un galant d'Athènes de ne pas porter mes chaînes. Votre amour-propre eût été blessé , vous y avez pourvû. Un simple mouvement d'amour-propre vous a jetté dans ma Cour , & puis , suivant sa coutume , il est allé jusqu'à se croire payé de retour. Allez , mon cher Aristippe , si vous m'eussiez aimée , vous auriez fait comme Diogene.

ARIST... Treves de comparaison, je vous prie; celle-ci est choquante. Que seroit donc l'amour, si l'on en retranchoit tout ce qui n'est pas sensuel? Ce seroit, comme l'a bien dit votre amant chéri, une courte épilepsie.

LAIS. J'avoue que vous raisonnez fort juste, vous dont les desirs sont bientôt éteints, & qui avez besoin de ce petit agrément pour remplir les vuides de votre amour; mais nous autres, il n'est pas d'intervalles dans nos desirs, ainsi nous n'avons que faire de vos recettes. Nous prêtons l'oreille à vos fadeurs, mais nous méprisons leur auteur, & plus il en dit, plus il s'avilit dans notre esprit. Croyez-moi, les plus insignes Héros sont ceux qui sont le plus souvent en action, & Diogene étoit un vaillant Héros. I v

DIALOGUE XXXII.*Petrone & Don Carlos.***DON CARLOS.**

QUE j'ai de plaisir de revoir sur votre ombre les traces de ces généreuses piqures, qui vous ont fait passer si voluptueusement de la vie au séjour où nous sommes ! Sans vous je n'eusse pas imaginé un semblable appareil.

PETRONE. J'en suis charmé par rapport à vous. Vous sentîtes donc bien du plaisir en quittant la terre ?

D. CAR. Le petit nombre de ceux que j'ai pû goûter dans ma malheureuse vie, n'ont pas approché de ce dernier. La tie-

deur du bain retenoit mes sens dans une douce langueur. L'adorable portrait de la Reine que j'avois sous les yeux, la rendoit encore plus voluptueuse. Je m'égarois dans les vives impressions que faisoient sur moi ses dernières paroles, & je pensois encore à la Reine long-tems après avoir fermé les yeux à la lumiere. Mais à quoi bon vous décrire cette espee de plaisir, à vous qui le choisites par reflexion ? Votre volupté devoit être bien plus grande que celle d'un malheureux amant qui ne l'a choisit que par nécessité.

PET.. Qu'importe ? Le même plaisir peut affecter différemment deux personnes, & j'ai été bien aise d'apprendre le détail de votre mort, parce que j'imaginis que vous auriez pû y être trompé comme moi.

D. CAR... Comment, trompé? Je le fus fans doute, & de la même maniere que vous ; car je vous avoue que je ne m'attendois pas à passer mes derniers momens avec tant de volupté. Ce genre de mort me paroiffoit le moins cruel ; mais je n'imaginois pas qu'il y eût de fupplice charmant.

PET.. Eh ! ne voilà-t-il pas juftement que vous vous êtes trompé différemment que moi. Apprenez , mon cher imitateur , un fecret que je n'ai dit à perfonne. Nourri dans le fein de la volupté , obligé par ma charge de raffiner fur ce qu'elle a de plus delicat , tous mes jours s'étoient écoulés au milieu des épreuves que j'en faifois. Il n'est forte de plailirs que je n'aye ou inventé, ou perfectionné. Quand mes foins commencerent à dé-

plaire au Prince qui m'avoit commis cet emploi, je sentis que la continuité des plaisirs avoit émouffé dans mon ame leur sensation, & que j'étois comme ennyvré de la volupté. Je me mis à philosopher, & à décrire sous la forme de satyre, les infames divertissemens qui succédoient à ceux dont j'étois l'auteur. Je prévis qu'après ce Libelle il me faudroit mourir. Je crus que le bain chasseroit tout l'appareil de la mort. Je m'y plongeai dans le dessein de quitter la vie comme j'en avois joui; mais que nous nous faisons souvent illusion! J'y fus à peine que tout sentiment de plaisir, jusqu'à l'idée même s'évanouit. Le chagrin me vint ronger mes esclaves en furent les victimes; j'en châtai plusieurs, je les injuriai tous; j'étois enfa

dans un état defespéré , & la mort , que je ne devois pas sentir , fut toujours présente à mes yeux. Je regrettois la vie , & j'étois déjà mort.

D. CAR. Que m'apprenez-vous-là ? Je ne l'eusse jamais cru. A quoi donc vous sert tout le fond de plaisir que vous aviez acquis pendant que vous étiez Intendant des jeux ? Un voluptueux meurt en defespéré ! & un Prince infortuné dont la vie ne fut qu'un tissu de peines , meurt en voluptueux !

PETR. Vous rendez vous-même raison de ce contraste , fans y songer. C'est que vous goûtiez pour la première fois quelque plaisir , & votre ame s'y livroit toute entière.

D. CARL. Sur ce pied , les hommes devoient attendre à la fin de leur vie à prendre du plai-

fir, ils trouveroient la mort, ou plus douce, ou moins amere.

PET.. Point du tout. Il faut prendre des plaisirs dans la vie, autrement elle feroit un tourment continuel, mais en user modérément. Soyez sûr que le chagrin de mourir augmente à proportion de la vivacité des plaisirs dont on a joui dans la vie, & la compensation est raisonnable.

DIALOGUE XXXIII.

Charles-Quint & Mademoiselle le Couvreur.

MLLE LE COUVREUR.

JE suis encore toute éplorée du mauvais traitement que j'ai essuyé après ma mort.

CH. Q.. Vous jouez parfaitement la Comédie. Je croirois bien que vous vous amusez à représenter Electre , ou la malheureuse épouse d'Œdipe ; tant vous donnez de graces à vos soupirs , tant vos accens sont touchans. Excusez , belle Actrice , si je vous interromps ; mais j'ai naturellement du goût pour les déclamations. La mélodie de vos plaintes m'a arrêté , & j'ai deviné tout de suite qu'il falloit que vous eussiez été Comédienne.

LE COUV.. Les ingrats , mépriser les restes d'une personne qu'ils adoroient quand elle vivoit !

CH. Q.. Quand vous aurez fini votre rôle , sans doute que vous daignerez me répondre.

LE COUV.. Que parlez-vous de rôle ? Je déplore très-sérieu-

fement les malheurs qui m'ont accompagnée dans ce ténébreux séjour. Je suis bien éloignée de penser à mon ancien métier. Il est la cause de mon desastre.

CH. Q. Si vous croyez trouver en ma compagnie quelque soulagement, daignez m'en instruire.

LE. COU. J'étois sur le théâtre François la meilleure & la plus accomplie de toutes les Actrices. J'ai toujours été accueillie par des applaudissemens sans nombre. Je suis morte, & un de mes amis qui m'a survêcu quelque tems, m'a raconté comment on m'avoit enterrée sans obseques, sans cérémonies, sur les bords de la Seine.

CH. Q. Et voilà tout le sujet de votre chagrin?

LE COU. Sans doute. Ce peuple d'admirateurs pouvoit-il

moins faire que d'inhumer pompeusement une personne qui méritoit des autels ?

CH. Q. Et vous prétendez que vous seriez plus heureuse ici bas , si on vous avoit traitée un peu plus magnifiquement là-haut ?

LE COUV. Assurément , rien ne mortifie tant que les mépris.

CH. Q. Oui , quand nous vivons. Mais , croyez-moi , ces honneurs funebres font plus la vanité de ceux qui les ordonnent , qu'ils ne procurent de bonheur aux morts pour qui ils semblent faits.

LE COUV. Je veux avec vous , Prince , que les François , en me faisant de belles funérailles , n'eussent fait que satisfaire leur vanité , la mienne y auroit aussi trouvé son compte. J'aurois par-là une preuve de

leur estime & de leur bon goût.

CH. Q. Ils n'ont jamais cessé de vous admirer quand vous avez joué. Voilà leur bon goût à couvert. Vous ne pouvez plus les émouvoir, ils vous regrettent ; c'est tout ce qu'ils peuvent faire à présent. Qu'ajouteroient à des regrets si flatteurs pour vous des obseques plus solennels ? Le plus beau monument pour les talens est la gloire même qui en résulte. La pompe funebre d'un bel esprit ne prolonge pas de vingt quatre heures le souvenir de ses productions, & n'ajoute rien à l'idée qu'on s'en est faite. Je connois mieux qu'un autre l'illusion & la vanité de ces cérémonies, moi qui m'en suis procuré le spectacle avant ma mort.

LE COUV. . . Quoi ! vous avez vû vos obseques ?

CH. Q.. Oui. J'ai vû pleurer mes domestiques , grimacer mes Officiers ; j'ai entendu un Orateur réciter mon panégyrique ; j'ai suivi la foule des Seigneurs qui accompagnoient mon cercueil. J'ai pû distinguer la véritable tristesse de quelques-uns de mes gens , la douleur simulée du plus grand nombre. J'ai enfin ordonné moi-même les plus fastueuses funérailles , & cela sans être mort. Je m'étois imaginé tirer bien de la gloire de tout cela. Eh bien ! en vérité , quand la farce a été finie , il ne m'en est resté que la honte de l'avoir jouée. J'inferai de-là , qu'après la mort on est affranchi du soin d'être mis en terre d'une manière ou d'autre.

LE COUV... Espérez-vous qu'on vous regrettât ?

CH. Q... Oui, je l'espérois,

DES MORTS. 213
mais j'ai bien été diffuadé.

LE COUV. Mais moi je crois avoir mérité les regrets des François.

CH. Q. Et les regrets, pour être sinceres, ont-ils besoin de pompe ?

LE COUV. Non, si je les ai emportés avec moi je suis trop satisfaite.

CH. Q. Vous les avez mérités. Tenez-vous pour certaine que vous êtes en vénération parmi les vivans. La haine, la jalousie, la mauvaise foi se taisent si-tôt que nous n'existons plus. La voix de l'éloge s'éleve, & c'est la seule qui demeure.



DIALOGUE XXXIV.*Rufus & Frontinus.***R U F U S.**

A QUOI sert une modestie qui n'est qu'extérieure ? Devroit-on jamais user de feintes pareilles dans la société ?

FRONTINUS. Elle sert à nous donner un dehors vertueux , qui mérite beaucoup auprès des hommes ; l'orgueil surtout est un vice détestable chez eux , & la vertu contraire s'en trouve plus chérie.

RUF. . . Ce détour ne me plaît point , & s'il doit être employé par quelqu'un , ce n'est sûrement pas par ceux qui , comme moi , cherchent la gloire des armes.

La route la plus sûre est la meilleure, il la faut suivre, & je ne crois pas qu'on puisse jamais me blâmer d'avoir désiré que la postérité sçût que j'avois vaincu Vindex pour la Patrie.

FRONT... Vous comptiez donc bien peu sur le mérite propre de votre bravoure, pour vouloir ainsi qu'un monument conservât le souvenir de vos actions ? Le véritable Héros est toujours précieux à sa Patrie. Son nom passe de Citoyens en Citoyens, & les siècles postérieurs sont tous pleins de sa mémoire. Votre monument n'est plus. Il n'existe aucun descendant de vos contemporains ; & sans l'Auteur qui a jugé à propos de nous mettre en parallèle, vous seriez, ainsi que moi, dans l'oubli de tout l'univers. Je sçavois, moi, qu'on pouvoit m'é-

lever un mausolée , & sans me faire trop valoir , on en a dressé à gens qui le méritoient moins ; mais aussi j'en connoissois tout le faux , & combien peu cela servoit à établir une réputation durable. Je fis un testament exprès , pour défendre qu'on me fit un pareil honneur.

RUF. . . J'entrevois dans cette défense un orgueil qui me choque. Ou vous croyiez vos actions supérieures aux éloges ordinaires , ou bien vous méprisez vos Concitoyens , en dédaignant de leur faire part de votre gloire. Frontinus , votre modestie n'est qu'un joli masque , qui , si je ne me trompe , couvroit un défaut hideux.

FRONT. . . Je jugeois équitablement de mon courage , persuadé que s'il en valoit la peine , il se conserveroit bien dans
la

la mémoire de mes citoyens ,
sans le secours des monumens ,
& que s'il étoit commun , cent
épitaphes n'empêcheroient pas
de l'oublier.

RUF.. Vous vous démasquez.
Il est impossible qu'un grand
guerrier se juge équitablement.
L'honneur & la gloire sont les
aiguillons de son courage : il
leur sacrifie tout pourvû qu'il en
retire la récompense , & comme
souvent ses efforts sont vains ,
il met tout en usage pour du
moins en conserver une petite
portion. Vous étiez peut-être
dans ce cas ; vous avez prévenu
l'intention de vos citoyens, mais
d'une manière à faire qu'on se
souvînt de vous. Le grand hom-
me , qui est assez humble pour
refuser une épitaphe ! Avouez-
le sincèrement, voilà l'éloge que
vous attendiez. Si quelqu'un

K

vous eût assuré que dès le lendemain de votre mort on auroit oublié votre nom , & la défense que vous aviez faite...?

FRONT... J'eusse déchiré le testament.

RUF... Et vous eussiez sagement fait. La gloire est le centre d'un labyrinthe : mille chemins tortueux y conduisent , on se peut égarer dans la route ; mais enfin on parvient au point désiré , & heureux ceux que des sentiers exposés à la vûe de l'univers y conduisent. Leur gloire est complete , les petits sentiers cachés & inconnus ne font jamais la fortune de la réputation.

FRONT.. Ma foi , vous avez raison. Ce labyrinthe-là contient des voyageurs de toutes les especes. Le Guerrier , le Poëte , le Magistrat , le simple Bour-

geois , chacun tend à la gloire : mais la route de celui-ci est bien plus cachée que celle du premier , & le Poëte ne s'avise pas de marcher sur les traces du Magistrat. Le misantrope lui-même ne l'est que par une certaine gloire qu'il attache à son humeur capricieuse , & sans la gloire on verroit un découragement universel. Plus de bravoure dans le soldat. L'hypocrêne cesseroit de couler pour le Poëte. La probité seroit étouffée dans le Marchand. Peut-être le Magistrat seul y gagneroit-il : il seroit plus généralement équitable.



DIALOGUE XXXV.*Burrhus & Jacques Amiot.***BURRHUS.**

QUE je vous félicite d'avoir conservé jusqu'à la mort les faveurs du Prince dont vous avez été le Précepteur. Quand on a le courage de se charger d'une affaire aussi délicate que l'est l'éducation d'un Souverain, on a bien mérité une bonne récompense : mais on ne peut pas se flater d'avoir le même droit à l'estime de son élève.

AMIOT. Cette morale-là ne vient-elle pas d'un peu de repentiment contre les mauvais procédés de Neron, & en déclamant contre son ingratitude

n'oubliez-vous pas qu'il y a un peu de votre faute dans votre disgrâce ? Car ce n'est pas le tout d'avoir l'estime : le hasard nous la donne ou notre politique ; mais le grand art est de nous y maintenir. Avez-vous fait tout ce qu'il falloit pour cela ?

BUR.. Oui, autant que je le puis croire. J'ai flaté toutes les inclinations de Neron ; je ne l'ai gêné en rien : j'ai pris un plan de conduite tout contraire à celui de Seneque qui étoit mon collègue, & avec tout cela nous avons eu un pareil sort : il a été condamné à la mort ainsi que moi.

AM.. En ce cas, c'est la faute de votre Empereur. Si cependant il ne vous a pas récompensé, vous êtes moins à plaindre.

BUR.. Mon ambition & celle

de Seneque ont été satisfaites au-delà de l'imagination. Les honneurs, les richesses nous ont été prodigués. Vous ne devez pas l'ignorer : nos noms sont assez fameux dans l'histoire.

AM.. Cela est vrai, mais une histoire n'est pas toujours le tableau bien fidele des faits qu'elle raconte. Le Peintre fait jouer son imagination, drape ses personnages, les force de coloris, ou adoucit les teintes sans s'en appercevoir. On peut vous avoir donné dans l'histoire plus d'honneurs que vous n'en avez eus, & avoir nommé récompenses ce qui n'étoit que le fruit du caprice du Prince, ou de votre ambition. Vous auriez tort, par exemple, si vous croyiez que je fus honoré par récompense. J'eus ma place inopinément, & le Roi faisoit une fan-

faronnade en me la donnant. Sans Charles-Quint, le Précepteur de Charles IX n'auroit jamais sorti de la poussière de son Ecole.

BUR. . Quel que soit le motif, vous n'en avez pas moins été récompensé. Va-t-on approfondir si scrupuleusement les intentions des Bienfaisans, & ces recherches-là ne tiennent-elles pas de l'ingratitude ?

AM. . . Quand je vivois, je ne les fis pas ces recherches ; mais maintenant elles ne sont pas déplacées. Voyons du moins un peu clair sur nos anciennes dignités, puisqu'elles ne nous éblouissent plus.

BUR. . . Vous prétendez donc que les récompenses dont vous & moi avons été comblés n'en sont plus, parce que les unes avoient été brigüées, & que les autres

avoient pour cause une fanfaronnade , & vous en tirez une autre conséquence , que je suis moins à plaindre d'avoir perdu cette récompense en perdant la vie.

A M... L'ambition & l'avarice ne font-elles pas des vices ? Les fruits de ces plaisirs ne sont-ils pas criminels ? Quel doit être le sort d'un criminel , n'est-ce pas de porter la peine de son crime ?

BUR... Rien de plus juste. Mais en nous privant de nos titres , en nous dépouillant de nos richesses , nos vices étoient punis par l'anéantissement de ce qu'ils avoient produits. Notre vie étoit un effet à part auquel il ne falloit pas toucher. D'ailleurs la cruauté de Neron ne cherchoit que sa satisfaction , & sa conscience aillarmée se débar-

raffoit de témoins, dont la seule présence lui reprochoit ses mœurs déréglées; ainsi la haine de cet Empereur n'en vouloit pas à nos défauts.

AM... Une fantaisie vous honore, un caprice vous condamne au supplice; c'est toujours la même chose. Vous ne deviez rien attendre de mieux de la part d'un Prince sanguinaire & quinteux.

BUR... Ainsi donc votre Eleve, par un caprice semblable, pouvoit vous renvoyer à votre Collége.

AM... Les Princes que nous avons élevés ne se ressembloient pas à beaucoup près. Un monstre pouvoit avoir de bons momens, & dans ces momens vous bien traiter; mais il n'en étoit pas moins cruel. Charles IX toujours bon, ne pouvoit avoir de méchans caprices. K v

BUR... Du moins n'ai-je pas de reproches à me faire.

AM... C'est encore sur quoi vous vous abusez. Vos importunités, vos flateries, votre orgueil, vos reproches indiscrets, votre feinte régularité, ont plus contribué que vous ne pensez à aigrir l'humeur inquiète & méfiante de Neron. Vous avez attiré vous-même sur vos têtes l'Arrêt de votre mort.

BUR... Que falloit-il donc faire pour nous maintenir dans l'état honorable où il nous avoit mis ?

AM... Il falloit d'abord attendre les honneurs de sa gratitude, & non pas de vos brigues; & quand une fois vous auriez obtenu quelque récompense, vous appliquer uniquement à en jouir, & le faire sans ostentation. C'est une insulte faite aux

DES MORTS. 127
Grands, que de faire parade de-
vant eux de ses dignités.

DIALOGUE XXXVI.

Saint-Evremond & Rousseau.

S A I N T - E V R E M O N T .

E H bien, pauvre Rousseau,
à quelles pensées t'abandon-
nes-tu dans ce séjour ?

R O U S S E A U . Je songe à la
perte que j'ai faite.

S T . E V . Consoles-toi main-
tenant. Quelle que soit ta perte,
elle est sans retour. La vie est le
plus grand bien, on est fâché
de la perdre ; mais on cesse de
la regretter si tôt qu'on l'a per-
due.

R O U S . . Etre trente ans vaga-
bond, hors de sa patrie, trente

K vj

ans le jouet des Grands , l'objet de la noire calomnie , privé de tout moyen de se justifier ; ah la cruelle situation !

ST. EV.. La situation est fâcheuse ; tu t'en es affligé , tu n'as peut-être pas trop bien fait : mais enfin ton chagrin est maintenant bien plus hors de saison.

ROUS.. J'en conviens. Tout mes maux sont finis , mon sort est décidé , rien ne changera ma manière d'être. Je ne conviens pas de même du tort que vous dites que j'ai eu de m'en affliger durant ma vie.

ST. EV.. Oh ! je vais te le faire voir. Tu étois sensible à l'espece de deshonneur qui te suivoit en sortant de France. Le mépris des honnêtes gens qui te jugeoient sans te connoître , t'accabloit. Tu succombois sous l'idée injurieuse dont tes enne-

mis noircissoient ta réputation. Dis-moi un peu, tous ces chagrins, toutes ces inquietudes ont-elles changé la moindre chose dans ta disgrâce ? En as-tu été moins deshonoré, plus estimé, moins flétri ?

ROUS... Non, mes maux ont toujours été les mêmes.

ST. EV.. Ils ont été plus cuisans : car tu avois par-dessus tout cela ton chagrin, qui, comme tu vois, venoit s'y joindre fort mal à propos.

ROUS.. L'insensibilité n'est pas une vertu. Elle fait la gloire des ames féroces, & la honte de l'humanité.

ST. EV.. Je vois bien que tu voudrois me faire entendre que la douleur est quelquefois le remède à nos maux ; mais ne t'y méprends pas. Cette douleur ne nous soulage que quand nos

maux sont passagers. Un pere tendre pleure la perte de son fils, & plus il s'abandonne aux gémissemens, plutôt son chagrin se dissipe, parce que cette perte est passagere : mais un malheur qui se renouvelle à chaque instant, loin d'être adouci, devient encore plus grand, si le chagrin & la douleur s'en mêlent. Encore un coup, l'ame doit se mettre au-dessus de ces revers, surtout quand c'est injustement qu'elle les souffre.

ROUS.. Ah ! que je voudrois bien du moins sçavoir ce qu'actuellement on pense là-haut à mon sujet.

ST. EV.. Je puis te satisfaire. Ta mémoire est rétablie, on sçait ton innocence. Un de tes ennemis lui-même t'a justifié *. Au reste, cette justification ne t'importe guere ; tu me le di-

* M. Boindin.

fois il n'y a qu'un instant.

ROUS.. Pourquoi donc ? j'en suis plus gai de moitié.

ST. EV.. Toujours sensible , toujours dupe de toi-même , je t'aurois donc encore affligé si je avois caché cette nouvelle ?

ROUS.. Assurément.

ST. EV.. Enfin la Philosophie ne peut que se conseiller , tu n'aurois pas , à ce que je vois , refusé ton rappel en France , si on te l'avoit offert.

ROUS... Non , certes. Je me suis au contraire donné bien des mouvemens pour l'obtenir.

ST. EV. Eh ! qu'aurois-tu fait en revenant après un si long-tems dans ta patrie , où tu n'aurois été connu que de tes ennemis , & de ceux qu'ils auroient imbus de leurs calomnies ?

ROUS... J'aurois confondu

232 DES MORTS.
les calomniateurs , & me serois
lavé.

ST. EV.. Si tu l'avois pû. Vois
un peu ce que tu serois devenu ,
si ton projet eût manqué.

ROUS.. Je l'avoue ; ce der-
nier coup eût tellement aggravé
mon chagrin , qu'il m'auroit mis
au tombeau.

ST. EV... Voilà justement le
sort de ces ames qui sont le
jouet de leur sensibilité. C'est un
petit vaisseau dans la tourmente,
que les vagues précipitent du
haut des Cieux dans les abîmes ,
qui revient sur l'eau pour re-
faire la même chute , & se briser
enfin contre un écueil. L'homme
tranquille au contraire , sans du-
reté dans l'ame , se met au-def-
sus de toutes les tempêtes , &
jouit paisiblement du bien-être
qu'il rencontre par-tout où il est,
sans se mettre en peine des bruits

DES MORTS. 233
tumultueux qui se répandent
contre lui. Irréprochable pour
lui-même, les calomnies ne sont
que de petits flots qui viennent
se briser contre lui, sans lui faire
perdre un instant son équilibre.

DIALOGUE XXXVII.

*Philætas de Cb & Denis
d'Heraclee.*

PHILÆTAS.

JE ne puis revenir de mon
étonnement ! Quoi vous étiez
si énorme qu'une tour cachoit à
peine votre corps ?

DENIS. Oui. J'étois le plus
gros homme de mon siècle, &
je puis me vanter d'avoir réuni
durant ma vie les plus grands
prodiges. J'étois monstrueux

pour la taille, j'étois le plus vorace de mes concitoyens, & avec tout cela le plus insensible, & par conséquent le plus Philosophe des habitans d'Héraclée.

PHIL.... Le changement est grand, moi qui fus si léger qu'un vent m'entraînoit, & qui portois exprès des semelles de fer. Je vis ici bas comme sur la terre, & je me vois balloté sans émotion, parmi les ombres, ni plus ni moins que parmi les vivans. Mais vous qui aviez peine à respirer, à qui les trajets les plus courts devoient coûter des peines infinies, n'êtes-vous pas étonné de faire ici en un instant toute la longueur du Tartare. Eh! que vous est-il resté de cette épaisse & lourde machine? Je ne reconnois point Denis d'avec Philoetas.

DEN... J'avoue que pour le présent il ne me reste rien ici de mon embonpoint , mais j'étois un prodige , & on me regardoit sur terre avec surprise , comme quelque chose de terrible ; au lieu que sûrement on ne s'amusoit point à voir voltiger un petit papillon comme vous.

PHIL... La curiosité pouvoit être égale. Il n'y avoit que cette différence , c'est qu'on rioit en me voyant , au lieu que vous faisiez peur à ceux qui venoient voir le monstre : & comment , s'il vous plaît , êtes-vous parvenu à cet embonpoint qui vous rendoit si énorme ?

DEN... Je vous l'ai déjà dit ; j'étois dans Héraclée l'homme qui mangeât le plus. Vous ne vous repaissiez apparemment que de vent ; mais , moi , j'avois une façon solide de penser.

J'ai gagné un embonpoint merveilleux. Il est vrai qu'il s'est accru au-delà de mon desir ; mais cet excès lui-même m'a donné occasion de signaler une vertu qu'on ne m'eût jamais soupçonné d'avoir. Nous devenons quelquefois vertueux sans y songer.

PHIL... Comment cela , s'il vous plaît ; vous n'étiez sûrement pas Philophe , ou si vous avez embrassé quelque parti , c'étoit celui d'Epicure.

DEN... Point du tout. Mon corps étoit Epicurien , si vous voulez , mais l'ame étoit Stoïcienne. Comme je respirois difficilement , on m'ordonna de percer ma peau & la graisse avec des aiguilles ; on les enfonçoit assez avant sans que je m'en apperçusse , & je ne les sentoie que lorsqu'on étoit ar-

rivé à la chair la plus interne.

PHIL.. Fort bien. Votre ame étoit Stoïcienne jusqu'à un certain point ; mais quand on touchoit à la partie Epicurienne de votre corps, votre fermeté s'évanouissoit. Eh ! pouvez-vous vanter une fermeté, qui n'étoit que de l'insensibilité ? Cette lourde masse, privée de sentiment étoit Stoïcienne, c'est-à-dire que vous ne l'étiez que dans ce qui n'étoit pas vous.

DEN.. Il vous sied bien de censurer ici une fermeté que tous mes citoyens ont admirée, vous qui étiez si délicat.

PHIL... Convenons que j'étois excessivement délicat ; mais c'étoit la faute de la nature, au lieu que vous êtes devenu monstrueux par votre propre gourmandise. Peut-être sans cette gloutonnerie, eussiez-vous été

238 *DIALOGUE*
comme Philoetas. Il est des défauts naturels sur lesquels on a tort de railler. Il n'y a que ceux que nous nous faisons nous-mêmes qu'on puisse badiner, & les railleurs ont beau jeu.

DIALOGUE XXXVIII.

*Apicius & Nicomede, Roi
de Bithinie.*

N I C O M E D E.

VOUS voyez que je tiens ma parole. Quand je mangeai le délicieux régal que vous me fites servir dans votre maison, je vous promis de ne l'oublier jamais. J'en suis encore tout charmé, & il me semble à l'heure que je vous parle, que le goût des Aphyes me revient avec toute leur faveur.

APICIUS. Elles étoient donc bien exquises ? Je les méprisai assez , moi , pour n'en goûter que par contenance.

NIC... Oh ! je vous jure que jamais on ne m'a présenté de morceau si délicat , & mes cuis-
niers n'ont pas même pû en imi-
ter le goût , quoiqu'ils fissent
tous leurs efforts pour exécuter
l'ordre que je leur avois donné
de me tromper s'il se pouvoit ,
& de me donner quelque chose
qui rassemblât aux Aphyes d'A-
picius. Le favoureux manger !

API... C'est bien de l'honneur
que vous faites à mon ragoût de
raves.

NIC... A quoi sert de plai-
fanter ? Voudriez-vous éluder
les louanges qui vous sont dûes ?

API... S'il faut le jurer aussi,
je jure par le Styx que vous
n'avez mangé que des raves ,

accommodées avec du sel & des aromates, & coupées de maniere qu'elles ressembloient au poisson que vous désiriez tant.

NIC... Et vous osâtes vous jouer de la Majesté d'un Roi ? Si je l'avois sçu, tout Romain que vous étiez, vous eussiez éprouvé mon ressentiment.

API... Emportemens hors de place ! Vous n'en avez rien sçu, & je l'avois bien prévu. Vous osiez bien vous imaginer que dans un pays où jamais on ne vit cette espece de poisson, votre hôte en trouveroit qui seroient produits exprès pour vous. Vous m'aviez montré l'exemple ; il est beau d'imiter un grand Prince.

NIC... Mais je ne reviens point de ma surprise. Car enfin, tout devoit vous faire craindre. J'étois accoutumé depuis long-tems

DES MORTS. 241
tems au goût des raves ; j'en avois même mangé d'accommodées comme vos prétendus poisons. Quelle eût été votre surprise , si je m'en fusse apperçu ; car je vois bien qu'ici vous ne seriez gueres épouvanté de mes menaces.

APIC... Je sçavois , à n'en point douter , que votre erreur seroit complete , & vous y avez plus contribué que moi. Je n'ai rien fait que commander qu'on donnât à vos raves la figure des Aphyes , & tout le reste est sur votre compte. Desir de manger de ce poisson , ordre exprès d'en avoir , satisfaction excessive de les voir enfin sur votre table , autre plaisir en les dévorant , jugez si avec tout cela vous pouviez voir si c'étoit des raves ? Eh ! vous n'aviez pas seulement eu le tems de

L

soupçonner qu'on vous pût tromper.

. NIC.... Avec quel art nous nous abusons nous-mêmes , & que les passions sont dangereuses !

. APIC.. Vous êtes piqué de l'aventure , vous prenez tout d'un coup le ton déclamatoire contre les passions. Ah ! qu'il est doux quelquefois de céder à leur illusion ! ayons un peu d'équité. Il est des passions qui n'ayant aucun mal à leur suite , nous peuvent dominer tant que bon leur semble. C'est à elles que nous devons tous les plaisirs de la vie. La vertu leur doit ses agrémens ; votre espèce de desir même étoit assez indifférent pour vous-même , & vous n'avez pas eu si grand tort de vous laisser entraîner. Vous auriez perdu à ne vous pas foucier d'Aphyes.

NIC.. A la bone heure ; mais pourquoi m'avoit trompé ?

APIC.. Si j'avois pû vous satisfaire autrement je l'eusse fait, mais la chose étoit impossible ; & puis votre desir, s'il n'eût pas été content, eût pû se tourner en fureur, & vous voyez que, de cette façon, vous m'avez obligation.

NIC... J'en demeure d'accord, & je voudrois pouvoir encore manger de vos râves.

APIC.. Le tour ne vaudroit plus rien ; vous le fçauriez ; ayez quelque nouveau desir, & je vous attraperai peut-être encore.

NIC... Ceci seroit un peu fort.

APIC.. Pas tant que vous le croyez ; les hommes sont contraints de manière à être souvent dupes d'eux-mêmes, & quand

vous n'auriez pas d'Apicius ;
votre imagination vous en tie n-
droit lieu.

ou y
DIALOGUE XXXIX.

Aristote & Lycurgue.

LYCURGUE.

Oui, je le soutiens. Les
passions sont nécessaires à
l'homme ; elles lui sont co-exis-
tantes : elles ne deviennent dan-
gereuses que dans leur excès.

ARISTOTE... Enfin voici un
point de réunion dans notre
débat. Je comprends mainte-
nant le mot général de passion
dans toute son étendue , & je
tombe d'accord d'une vérité que
vous proposiez comme un so-
phisme. Ce que j'appellois qua-

lité de l'ame , vous l'appellez passion. Ce que je reconnois pour vice , vous le nommez excès de passion. Nous voici d'accord. Dites-mois à présent , je vous prie , pourquoi , connoissant si bien les passions & leurs bornes , avez-vous permis , ordonné même , que vos Spartiates passassent souvent les termes de ces passions , & donnassent dans l'excès ? Pourquoi , par exemple , l'adresse étoit-elle poussée jusqu'au larcin , l'amour jusqu'à l'adultere , la probité jusqu'à la dureté , le courage jusqu'à l'insensibilité ? La morale de vos loix m'a paru toujours furieusement relâchée.

LYC. En permettant ces sortes de passions , j'en arrêtois d'autres plus dangereuses. Mes citoyens n'étoient pas avarés , parce qu'on les eût volés , &

que leurs trésors courroient mille dangers. Mes soldats ne s'énervoient pas auprès de leurs épouses, que le premier venu pouvoit leur enlever. Ne voyez-vous pas que j'avois un sûr moyen de réprimer la mollesse & l'avarice!

ARIS. Je ne vous accorderai pas que ce moyen fût le plus sûr. Il me paroît singulier, & voilà tout. Permettre un vice pour en empêcher un autre, ne me paroît pas une manière bien judicieuse. Il valoit mieux les défendre tous, ou bien n'en faire aucune mention; car il est certains vices qu'on réveille en en parlant.

LYC... Il en est aussi qui ne doivent leur existence qu'à la prohibition!

ARIS. Mais ceci vous confond; ceux que vous ne per-

mettiez pas étoient défendus. Vous les inspiriez donc par là à vos Spartiates ?

LYC.. Point du tout ; il n'en étoit pas fait mention. Je ne leur avois pas dit , vous ne ferez point avares ; mais afin qu'ils ne le fussent pas , je leur avois dit : vous volerez avec le plus d'adresse que vous pourrez.

ARIS.. Vous avez beau dire. Alexandre étoit colereux , je ne m'avisai pas de lui ordonner de se battre à tous propos : mais une pratique bien salutaire remédia à cette passion. Je lui conseillai de réciter l'alphabet Grec avant que d'agir , toutes les fois qu'il se mettroit en colere , persuadé que le peu de tems qu'il employeroit à ce récit suffiroit pour calmer sa fougue , & le remettre dans son assiette. Cet

expédient valoit beaucoup mieux, je pense.

LYC. Il falloit d'abord supposer qu'au milieu de sa colere votre disciple auroit assez de sang froid pour se souvenir de votre précepte, & cette supposition-là faite, votre précepte ne sert plus à rien. Oh ! si, comme vous le disiez tout à l'heure, il se fût battu de tems à autre, il auroit trouvé quelqu'un plus fort que lui : on l'eût accoutumé à ne pas s'irriter si facilement. Le grand Aristote est à bout.

ARIS... Non pas. Votre morale plus efficace que la mienne, à votre avis, n'a pas empêché que quelques Spartiates ne fussent avarés. Témoin celui qu'on chassa de la Ville pour avoir reçu de l'argent d'un Ambassadeur, qui le corrompit. Il eût

bien mieux valu que quelqu'un de ces adroits filoux fit évanouir le trésor. Car dès qu'une fois on sçut qu'il avoit été chassé pour avoir reçu de l'argent, c'étoit comme si l'on eût dit recevoir de l'argent est un vice, & le voilà connu de vos citoyens; & qui dit, vice connu, dit vice pratiqué.

LYC... Si par la suite on dégénéra, ce n'est plus ma faute. Mes contemporains se trouverent bien de mes loix. Tant qu'on les suivit à la lettre, ils furent florissans. Votre conseil ne rendit pas Alexandre moins furieux; il ne l'empêcha pas de massacrer ses amis dans un repas; & je ne crois pas qu'il ait jamais récité son alphabet.

ARIS... Tenez, Lycurgue, cessons cette dispute & convenons que les passions doivent

être différemment réprimées dans les diverses especes d'hommes. Le peuple a besoin de supplices qui l'effrayent : & l'homme à sentimens , n'a besoin que de conseils qui le ramènent à la raison.

LYC.. J'en tombe d'accord : mais l'un & l'autre ne s'abstiendront d'une passion qu'en tombant dans celle qui lui est contraire. Eh ! pourquoi cela ne seroit-il pas ainsi ? Si nous cessions d'être agités par les passions , nous serions privés de vie. Tout seroit pour nous de l'indifférence la plus grande. Nous serions insensibles aux événemens humains : la société seroit dissoute. Il y a bien un milieu , mais le trouver , c'est trouver sans compas le centre d'une circonférence ; on ne se donne pas même la peine de le chercher.

REFLEXIONS
S U R
LES DIALOGUES.

UN Dialogue est une conversation familiere. Cette conversation doit rouler sur quelque sujet important pour les Interlocuteurs, & dont le Lecteur puisse faire aussi son profit, si on lui en fait part; car autrement elle se confondroit avec le jargon frivole des Pédans musqués, ou des Romanciers modernes. Des Dieux, des Héros anciens, des grands hommes actuellement vivans, ont, & par leur caractere, & par la célébrité de leurs actions, le droit

L vj

252 *REFLEXIONS*
de nous intéresser , quand ils
parleront ensemble.

Les Dieux font une forte d'être , dont la vraisemblance ne nous frappe plus. Ils font depuis long-tems abandonnés , pour servir de machines aux Opéras ou à la Poësie ; mais quand il s'agira de faire naître l'admiration , de peindre quelque événement , de porter une fûre atteinte à quelque vice , ou même d'inspirer l'amour de la vertu , les Dieux seront les derniers que l'on écoutera , si l'Auteur les fait parler , parce qu'on n'y croit plus.

Des morts qui s'entretiennent ensemble n'ont pas plus de réalité , il est vrai , mais on est plus familiarisé avec l'idée qu'on se fait , que des gens qu'on a vûs parler dans ce monde , peuvent encore s'entretenir là.

SUR LES DIALOGUES. 253
bas. Sans avoir plus de vérité ,
la possibilité est plus vraisem-
blable , & c'en est assez pour
leur donner la préférence. Ils
ont acquis dans leur séjour sur
la terre assez d'expérience pour
converser pertinemment en-
semble. Ils font d'ailleurs sans
contrainte , ni respect humain ,
ni pudeur hors de place. Rien
ne les empêche de parler à cœur
ouvert , & ces avantages font
d'une grande considération. La
sincérité fait le principal agré-
ment de leurs discours , & elle
ne dégénere jamais en grossières
invectives. Les morts doivent
être civilisés , & ceux d'en-
tr'eux qui conservent un reste
de leur ancienne impolitesse ,
ne se laisseront jamais échapper
à des injures ; ils se tiendront
à quelques degrés au-dessous
de leur naturel sans en perdre

254 *REFLEXIONS*
le fond : ainsi, sans cesser d'être ce qu'ils étoient sur terre, ils feront assez incivils pour n'être pas méconnus, mais cependant pas suffisamment pour être détestés: car j'imagine que les Héros de ce sombre Royaume doivent conserver chacun le ton qui lui convient, & que la dose de Philosophie qu'il employe doit être celle qu'il auroit dû naturellement avoir ici. Autrement les personnages seroient ridicules. Ce seroit un Payfan de théâtre qui déclamerait d'un ton de Seigneur.

Après tout ce que je viens de dire, on voit naturellement quel danger il y auroit de faire parler des grands hommes encore vivans. On trouveroit leur morale trop sévère, leurs éloges trop flatés, leur autorité suspecte; leurs propos seroient cri-

SUR LES DIALOGUES. 255
tiqués par leurs contemporains. On pourroit leur faire dire des choses qu'ils defavoueroient en cas de besoin. Au lieu qu'un mort est tout ensemble, sain dans ses jugemens, pur dans sa morale, sincere dans ses éloges, & irrévocable dans ce qu'il prononce. L'Auteur ne craint pas d'en être démenti. Le Lecteur qui n'est pas en garde contre ses avis les approuve, & en fait son profit sans s'en apercevoir.

Ainsi, Jupiter foudroyant nous fait rire; un vivant qui nous prêche nous endort; Alexandre qui parle, réveille notre attention. Telle est la trempe de l'esprit humain, le faux le révolte, il fuit ou craint la vérité, il se laisse carresser par la vraisemblance. Il faut donc l'amuser, puisqu'on ne peut l'attacher.

Mais de quoi s'entretenir dans un pays aussi peu fertile en révolutions, en événemens, qu'on dit être l'Elifée ? La médifance n'y peut avoir lieu : car on ceferoit d'y être heureux. Les événemens paffés font les feuls qui puiſſent fournir à leurs entretiens ; & comme chacun dans ce pays là penſe pour ſoi, le ſouvenir de ce qui leur eſt arrivé de leur vivant, doit les intéreſſer plus particulièrement. Ils font comme les vieillards qui ſe plaiſent à ſe retracer l'image des plaiſirs de leur jeunefſe.

Mais que ſeroit-ce que le récit d'une action, ſi l'on n'en faiſoit l'application à quelque point de morale, ſ'il ne faiſoit naître à celui qui écoute le deſir de raconter à ſon tour quelque trait de ſa vie qui ait rapport à celui qu'il entend ; ſi les deux faits

SUR LES DIALOGUES. 257
n'excitoient les deux Héros à les comparer, à raisonner enfin sur l'avantage qui peut revenir raisonnablement à l'un des deux?

De ce petit débat résulte nécessairement une conséquence. Ce n'est pas le troisième membre d'un syllogisme exposé dans toutes les règles d'Aristote. Ce n'est pas non plus la suite d'un raisonnement abstrait de deux Métaphysiciens; c'est une vérité constante dont les deux parties conviennent, & qui doit terminer à l'amiable la légère dispute qui s'est élevée entr'eux.

Cette vérité exposée dès l'abord, peut avoir un air paradoxal, & cet air devient intéressant. Il pique la curiosité. Quel plaisir auroit on à lire le détail des preuves d'une chose dont on seroit convaincu? Ce seroit, en vérité, du tems bien

mal employé. Une vérité, au contraire, habillée ainsi en paradoxe, est une beauté orientale couverte de plusieurs voiles. Celui qui doit en jouir ne les peut enlever que l'un après l'autre. Les obstacles entretiennent dans son cœur l'idée charmante qu'il s'en forme. Chaque voile qu'il ôte augmente sa curiosité ; son plaisir est enfin plus parfait quand il parvient à la contempler à son aise. Cet avantage est, si l'on veut, une parure étrangère ; mais comme elle ne détruit aucune beauté, qu'elle ne défigure rien, qu'elle ne fait que cacher pour un tems la vérité, cette parure mérite bien d'être conservée. Le Lecteur y gagne, car la nudité le choqueroit, ou feroit bientôt naître la satiété.

En voilà peut-être trop sur

SUR LES DIALOGUES. 259
la nature de l'Ouvrage que je
donne. Quant au style familier
qui constitue celui des Dialo-
gues, on aura bientôt dit ce qui
le concerne, en disant que l'es-
pece de familiarité étant diffé-
rente, suivant l'espece d'Inter-
locuteurs qui sont sur la Scene,
le style de leur conversation
doit suivre aussi cette différence.
Scipion parlera plus gravement
que Smindiride ou Tacho, & le
style familier d'Ovide ne ressem-
blera pas à celui d'Aristote ou
de Platon. Le point de la ressem-
blance c'est la précision & la
netteté. Les plus babillards d'en-
tre les Morts ne pourroient pas
soutenir une longue discussion
sur les sujets les plus importants.
La pénétration de leur esprit,
dégagé de toute matiere, les em-
pêche d'être diffus.

Nous avons sur notre Globe

assez de gens qui perdent beaucoup de paroles, pour dispenser au moins les Morts de leur ressembler en cela. Outre que les Episodes & tout ce qui sert à allonger une conversation, sans la rendre plus intéressante, n'est guères du goût d'un Lecteur sensé, & encore moins d'un Mort, à qui l'on suppose un jugement plus sain. Comme ils ne songent qu'à leur objet, ils vont droit au but. Ah! pourquoi bien des vivans ne ressemblent-ils pas aux Morts en ce point?

Cette précision qui fait une partie du mérite de nos Dialogues, exige que le nombre des Interlocuteurs soit le plus petit qu'il est possible. Plus on en augmentera la quantité, plus on s'éloignera de cette précieuse brieveté, de cette aimable simplicité. Les embarras multiplie-

SUR LES DIALOGUES. 261
ront en raison des intérêts , le
Lecteur se lassera , & les Héros
auront parlé en vain.

On voit par ce qui vient d'être
dit , que cet Ouvrage est une
conversation intéressante , cour-
te & familière , entre deux per-
sonnes qui ont eu dans leur vie
quelque point de comparaison ,
qui s'entretiennent sur ce sujet ,
& qui terminent leur confé-
rence par une proposition que
l'un des deux , ou peut-être tous
les deux n'entendoient pas. Si
celui des deux Interlocuteurs
qu'on en soupçonnoit le moins
capable , est le pere de cette
proposition , elle en deviendra
plus piquante encore. C'est l'art
qu'a employé l'illustre Fonte-
nelle, & à son exemple M. de S.
Mard, quoique ce dernier sem-
ble en avoir fait un crime à son
sçavant Prédécesseur. Je ne le

crois pas capable d'en avoir agi ainsi, pour bâtir sa réputation sur les débris de ce grand homme.

Après ces courtes Réflexions sur les Dialogues en général, qu'on me permette d'en faire une seule sur mon Ouvrage.

Il n'y auroit rien d'étonnant quand je n'aurois pas exactement suivi les regles que je viens de tracer. L'Ouvrage étoit fait longtems avant que je songeasse à rédiger ces idées, & les regles les plus séveres ne sont pas faites pour être suivies à la rigueur. Ce sont de belles avenues qui conduisent à une ville ; mille autres sentiers y conduisent aussi. Plusieurs allongent la route, d'autres l'abregent. Ceux-ci rendent le voyage plus agréable, ceux-là en multiplient les disgraces ; mais enfin ils aboutis-

SUR LES DIALOGUES. 263
fent tous à la ville, & rendent
dans le grand chemin tout au-
près de ses portes. Heureux le
voyageur qui a fçu faire un bon
choix !



T A B L E.

*E*PI TRE à M. Toussaint, p. 1
 PRÉFACE. Aux Petits-Maitres
 & aux Précieuses, 3
 DIALOGUE PREMIER. Que
 les vertus ont des bornes, au-de-
 là desquelles leur pratique est
 dangereuse. 7
 Smindiride & Tacho.
 DIALOGUE II. Que l'Erudi-
 tion gate l'esprit. 13
 Anacréon & Madame Da-
 cier.
 DIALOGUE III. Qu'on fait
 souvent aux découvertes plus
 d'honneur qu'elles ne méritent.
 20
 Pascal & le P. Mallebranche.
 DIALOGUE IV. Que l'esprit
 le

T A B L E.	265
<i>le plus propre à la société, n'est pas le plus sage.</i>	28
Platon & Ovide.	
DIALOGUE V. Sur le parallele des malheurs du cœur, & de ceux de la fortune.	35
Paul Emile & Jacques Stuart, Roi d'Angleterre.	
DIALOGUE VI. Quelle sorte de réputation est la meilleure.	43
Catherins de Medicis & Marguerite de Valois.	
DIALOGUE VII. Que les vertus reçoivent plus d'éclat de la part de ceux qui les pratiquent le moins.	50
Tibere & Titus.	
DIALOGUE VIII. Que l'amour propre n'est pas si à craindre qu'on le croit ordinairement.	56
Philippe de Macédoine & le Duc de la Rochefoucault.	

DIALOGUE IX. *Que les grands défauts & les grandes vertus se touchent de bien près.* 63

Le Prince de Condé & Jean Bart.

DIALOGUE X. *Que les Héros gagnent aux foiblesses qu'on leur prête.* 69

Scipion l'Africain & Alexandre le Grand.

DIALOGUE XI. *Que la coquetterie est nécessaire aux femmes.*

75
Marcella, femme de Martial, & Manon Lescot.

DIALOGUE XII. *Que l'inclination naturelle vaut mieux que des préceptes.* 83

Corneille & l'Abbé d'Aubignac.

DIALOGUE XIII. *Si l'orgueil peut avoir l'apparence de vertu.*

- Diogene & Alcibiade.*
 DIALOGUE XIV. *Le grotesque donne un vernis de plus à de certaines beautés.* 95
Virgile & Callot.
 DIALOGUE XV. *La noblesse de l'ame ne va pas toujours avec celle du sang.* 102
Christine de Suede & la premiere Czarine.
 DIALOGUE XVI. *Si la connoissance du bonheur des autres ne gâte par le nôtre.* 108
Giges, Roi de Lydie, & Metellus Macedonicus.
 DIALOGUE XVII. *Les Romains ne sont pas si pernicieux qu'on le dit.* 114
Xenophon & le Marquis d'Urfé.
 DIALOGUE XVIII. *Les plus grandes révolutions ne sont pas*

*toujours causées par les plus
grandes passions. 120*

Mahomet & Luther.

DIALOGUE XIX. *Que le mé-
rite des grandes actions n'est pas
dans l'action elle même. 127*

*Lucrece & une Reine de Gal-
logrece, nommée Chiamara.*

DIALOGUE XX. *Qu'il y au-
roit moins de Critiques, s'il y
avoit moins de danger dans
cette profession 132*

*Zoïle & l'Abbé Desfon-
taines.*

DIALOGUE XXI. *La satire &
la raillerie ne sont pas faites
pour être réunies ensemble. 138*

Boileau & Madame Carnuel.

DIALOGUE XXII. *On pour-
roit mourir sans regret. 145*

Xercès & Cercidas.

DIALOGUE XXIII. *L'amour*

T A B L E.	269
<i>affecte-t-il différemment les différens âges?</i>	150
<i>Flora & Ninon de Lenclos.</i>	
DIALOGUE XXIV. <i>Qu'une action cruelle n'est pas toujours la suite de la cruauté.</i>	157
<i>Philippe II. Roi d'Espagne, & le Czar Pierre.</i>	
DIALOGUE XXV. <i>Plus l'éloquence est parfaite, plus elle est dangereuse.</i>	162
<i>Cesar & Cicéron.</i>	
DIALOGUE XXVI. <i>Qu'à force d'innover dans les sciences, on se retrouve avec les Anciens.</i>	167
<i>Aristote & Leuwenhoeck.</i>	
DIALOGUE XXVII. <i>Ju'qu'où va l'utilité des sciences.</i>	173
<i>Louis le Debonnaire & Cardan.</i>	
DIALOGUE XXVIII. <i>La décence est-elle une vertu?</i>	179

Les deux Aspasiés.

DIALOGUE XXIX. *Qu'il y a de l'avantage à connoître le cœur de ceux qu'on oblige.* 185

Mecene & M. Fouquet.

DIALOGUE XXX. *Qu'on ne rend pas toujours aux arts l'honneur qu'ils méritent.* 191

Descartes & Brioché.

DIALOGUE XXXI. *Que l'esprit est un agrément superflu en certains cas.* 197

Aristippe & Laïs.

DIALOGUE XXXII. *Il suffit de souhaiter quelque chose pour n'en pas jouir.* 202

Petrone & Dom Carlos.

DIALOGUE XXXIII. *Pour qui sont faits les honneurs funebres.* 207

Charles-Quint & Mademoiselle le Couvreur.

T A B L E.	271
DIALOGUE XXXIV. On par- <i>vient à la gloire par bien des</i> <i>routes.</i>	214
<i>Rufus & Frontinus.</i>	
DIALOGUE XXXV. Sur les <i>Récompenses.</i>	220
<i>Burrhus & Jacques Amiot.</i>	
DIALOGUE XXXVI. C'est ce- <i>lui qu'on punit qui met le taux</i> <i>à son chatiment.</i>	227
<i>Saint-Evremont & Rousseau.</i>	
DIALOGUE XXXVII. Quels <i>sont les défauts qu'on peut rail-</i> <i>ler.</i>	233
<i>Philætas de Cò & Denis</i> <i>d'Heraclee.</i>	
DIALOGUE XXXVIII. Que <i>nos plaisirs n'en sont plus,</i> <i>quand nous cessons d'être trom-</i> <i>pés.</i>	238
<i>Apicius & Nicomede, Roi</i> <i>de Bithynie.</i>	

DIALOGUE XXXIX. Contient

comment il faut réprimer les passions.

244

Aristote & Lycurgue.

RÉFLEXIONS sur les Dialogues,

251

Fin de la Table.



DIALOGUE XXXIX. Contient
comment il faut réprimer les passions.
Aristote & Lycurgue.
244